L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

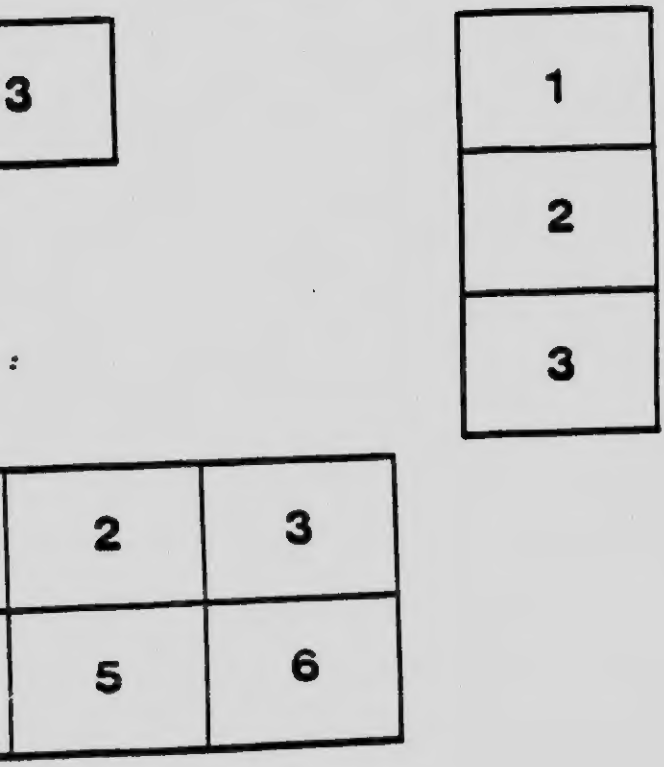
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole ⟶ signifie "A SUIVRE", le symbole ▽ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



BIBLIOTHÈQUE CANADIENNE

COLLECTION : DOLLARD

Droits réservés. Canada 1914,
par Librairie Beauchemin Limitée Montréal.

Nº 323 B

UN LIS DU PARTERRE

DE

S^TE-URSULE

UN LIS DU PARTERRE
DE
STE-URSULE

LOUISE-MARIE COUILLARD
1892-1912

Dilectus meus descendit in hortum suum... ut lilia colligat.
(Cant. VI. I.)
Mon bien aimé est descendu dans son jardin, afin de cueillir des lis.

MONTREAL
LIBRAIRIE BEAUCHEMIN, LIMITÉE
79, rue Saint-Jacques
1914

BX4705
C785
L57

NIHIL OBSTAT :

U. MARCHAND

Censor

IMPRIMATUR :

F. X. Epus Trifluvianensis

17a martii 1913

Evêché des Trois-Rivières, 17 mars 1913.

Très-Révérende Mère M. de la Nativité,
Supérieure du Monastère des Ursulines,
Trois-Rivières.

Ma vénérée Mère,

La vie de Sr Marguerite-Marie O. S. D., écrite avec âme et talent, sera pour la jeunesse des plus édifiantes et des plus utiles. On y discerne, dans ses manifestations incessantes et variées, l'action de la grâce divine sur une âme fraîche, docile et choisie.

L'Artiste divin est toujours admirable dans ses œuvres. Quand d'une pécheresse publique il fait une sainte Marie-Madeleine, ou d'un mondain débauché un saint Augustin, il nous étonne et nous ravit ; de même, lorsqu'il communique à une âme vierge la beauté d'un ange, ou à un cœur pur la limpidité du cristal, il nous laisse entrevoir la perfection de son amour et l'immensité de sa puissance.

C'est aussi un sujet d'admiration de voir dans l'objet des affections divines une telle souplesse de volonté et une si grande énergie

dans le bien. Nulle hésitation devant l'appel divin ; nulle attention aux charmes séducteurs du monde ; dans l'épreuve, la nature plie sans gémir ; devant le sacrifice, le cœur est fort, généreux, plein d'amour. Si cette fidélité se trouvait partout, les saints seraient plus nombreux, et la terre aurait un peu l'apparence du ciel.

Que ce récit, plein d'intérêt et de charmes, aille réjouir et fortifier les jeunes âmes que le monde voudrait flétrir. Qu'il leur fasse discerner, par delà les apparences séduisantes de la vie, les ravissantes réalités du ciel et le chemin qui y conduit. Qu'il leur communique le goût des vertus et des héroïsmes chrétiens, seuls dignes des âmes créées par Dieu et faites pour lui.

Je bénis ce travail, pour qu'il porte joie, édification et bonheur à tous ceux et celles qui le liront.

Agréez, ma vénérée Mère, l'expression de mon entier dévouement en N. S.

✠ F. X. Ev. des Trois-Rivières.

LETTRE
du
RÉVÉREND PÈRE E. J.A. TOURANGEAU,
SUPÉRIEUR DES PÈRES OBLATS A MONTRÉAL

Montréal, 28 mars 1913.

Jour anniversaire de la naissance de notre chère Louise.

Ma Révérende Mère,

Vous venez de me combler de joie : savez-vous bien que vous avez opéré une véritable résurrection ? Cette chère Louise Couillard, dont la dévouée mère et les nombreux amis pleuraient la disparition depuis le 9 juillet de l'été dernier, mais elle est revenue au milieu de nous, dans ces pages que votre cœur a faites si vivantes et si vraies ?

Je la revois encore au Cap de la Madeleine : joyeuse du bonheur d'avoir été choisie pour devenir l'épouse de Jésus, il y a, ce jour-là, aux pieds de la Vierge du Rosaire, quelque chose de la beauté des élus qui rayonne sur tous ses

traits. Je la revois encore avec son grand air de dignité et de distinction qui me la firent juger, à première vue, bien digne de partager la vie de ses anciennes maîtresses.

Cette chère Louise, non seulement vous venez de la rendre à sa digne mère, et à ses nombreux amis, mais vous avez voulu en faire un apôtre. Combien de foyers vont recevoir sa visite, où elle parlera aux jeunes âmes de l'esprit de sacrifice, si rare aujourd'hui ! Qui ne sera touché de l'héroïque séparation de cette fille unique, qui, pour son Jésus, laisse un père malade et une mère pleine d'anxiété ?

Elle dira encore à ces âmes la foi non moins héroïque de ses dévoués parents qui, pour l'amour de Dieu, se séparent de cette perle précieuse.

Et, en buvant jusqu'à la lie le calice de toutes les épreuves, en portant jusqu'à un Calvaire bien haut et bien long la lourde croix de toutes les souffrances, ne leur enseignera-t-elle pas, avec un accent qui fera couler bien des larmes, le fiat du :

« Mourons à deux, Jésus, sur le même Calvaire,
« Où vous cloua pour nous un amour généreux.

Elle fera certainement comprendre à plusieurs d'entre elles, qu'on ne meurt jamais moins

qu'en expirant avec Jésus et pour Jésus, puisque c'est une morte qui parle encore: Defunctus adhuc loquitur. (Heb. XI. 4.

Oh ! fasse le ciel que tous ceux qui liront cette biographie de Louise Couillard, comprennent bien le néant d'une vie qui n'est pas vécue pour Dieu et pour Lui seul !

Veuillez croire, ma Révérende Mère, à mon religieux dévouement en Notre Seigneur et Marie Immaculée,

E. J. A. TOURANGEAU, PRÊTRE, O. M. I.

EXTRAITS DE DEUX AUTRES LETTRES.

...J'ai achevé hier la lecture de la très charmante biographie de votre Louise, parvenue avant-hier. Le cœur en est tout embaumé. Je comprends que cette âme vous ait été si chère. Vous aviez mille raisons de l'aimer, la virginale, l'angélique enfant, et je partage pleinement votre culte pour elle. Il est à désirer que cette vie soit imprimée ; elle fera beaucoup de bien. Il y a grande exubérance de détails. Mais ces détails sont si frais, si délicieux que je ne saurais guère me résigner à en sacrifier...

Je me suis laissé aller au charme de ce récit qui a une couleur printanière, comme le lis si pur auquel il est consacré...

Révérend Père PICHON, S. J.

***

Qu'on a donc été bon de m'envoyer une copie du charmant travail ! Le parfum de vertu qui s'en dégage a fait à mon âme plus de bien que vous ne sauriez croire. Des âmes incomparablement meilleures que la mienne en pro-

fiteront encore mieux que moi, j'en suis certain. Aussi, j'applaudis des deux mains à l'idée d'en faire bénéficier le public...

Assurément, il est désirable que ce beau « lis » puisse s'épanouir sous tous les regards capables d'édification et avides de vraie beauté surnaturelle. Que de belles vocations de choix en seront peut-être le résultat, sans parler d'autres conséquences non moins possibles et désirables...

Révérend Père J. A. PLAMONDON S. J.

A

MADAME VEUVE P. C. COUILLARD,

mère de Louise,

et à

Sr M. DE L'IMMACULÉE CONCEPTION,

sa tante et seconde mère.

Il était vôtre, chère Madame, ce lis que l'Epoux divin, il y a déjà six mois, est venu cueillir pour les jardins du paradis. Vous l'avez vu germer, croître et s'épanouir dans sa radieuse beauté. Bien mieux, vous l'avez préservé des souffles funestes qui auraient pu ternir son idéale blancheur; vous l'avez empêché de courber sa tige vers les boues terrestres, et lui avez appris à ne recevoir en son calice que les rayons du soleil et la rosée du ciel. Combien votre regard maternel devait être charmé en contemplant cette fleur unique ! Combien de fois, causant doucement avec le père qu'elle a suivi de si près dans la tombe, vous êtes-vous dit l'un à l'autre : « Que deviendra notre Louise » ? Peut-être votre foi éclairée voyait-elle déjà Jésus, « qui se plaît parmi les lis, » regarder avec amour celui qui ornait votre foyer... Au vœu des époux chrétiens, agenouillés près du berceau de leur enfant et murmurant : « Seigneur, qu'elle soit toute à vous », le Roi du ciel a répondu. A peine Louise avait-elle vu son vingtième printemps, que déjà elle était cueillie par le Bien-Aimé et placée sur son Cœur divin.

Et vous, à qui votre titre de sœur aînée avait donné pour Mme Couillard la tendresse d'une mère, vous qui reportiez cette tendresse pleine de sollicitude sur la chère petite nièce, n'avez-vous pas bien des fois, le soir, fatiguée de vos longues journées d'hôpital, rafraîchi votre âme en évoquant l'image de la gracieuse fillette ? N'avez-vous pas, dans le secret des colloques intimes, confié à l'Hôte divin du tabernacle, vos projets d'avenir pour cette enfant que vous considériez un peu comme vôtre ? Vous lui disiez, sans doute, comme l'épouse des Cantiques : « Soror nostra parva ; quid faciemus ei in die quando alloquenda est ? Notre sœur est petite ; qu'en ferons-nous au jour où elle saura parler » ?... (Cant. VIII. 8.) Vous a-t-il été donné, parfois, d'entrevoir les trésors de grâces que ce lis virginal devait un jour renfermer dans son cœur ?...

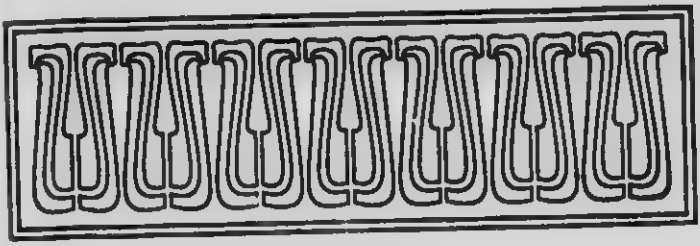
A vous, ses deux mères, nous offrons aujourd hui les parfums que cette fleur a jetés aux brises du bon Dieu, lorsqu'elle se balançait encore sur sa tige, parfums qui ont été pieusement recueillis pour vous consoler un peu de son absence. Si vous permettez à quelques âmes sympathiques de respirer avec vous la « bonne odeur de Jésus-Christ », qui émane de votre blanc lis, elles admireront comme nous

l'ouvrage du Dieu sanctificateur, elles le béniront d'avoir fait votre Louise si belle, de l'avoir faite belle à ravir même les yeux divins.

Monastère des Ursulines,

Les Trois-Rivières, 6 *janvier* 1913.

En la fête de l'Epiphanie de Notre Seigneur.



L'ENFANCE

Nous sommes à Rockland, dans la province d'Ontario, au mois de décembre 1887. Dans la maison de M. Laurent Pouliot, commerçant du village, une scène touchante se passe. La fille ainée, mademoiselle Albertine, vient d'annoncer à quelques amis de la famille son prochain départ pour le noviciat des Sœurs de la Miséricorde, à Montréal. Comme on se récrie sur l'empressement que met à quitter le monde, cette jeune fille à peine âgée de dix-neuf ans, celle-ci répond avec un soupir : « Quitter le monde n' . pas un grand sacrifice pour moi, mais que deviendront mes sœurs et mon jeune frère, privés de mes soins » ? Et les regards attendris se portent sur les trois enfants, âgés de quinze, dix et sept ans... On sait que ces enfants, orphelins bien jeunes encore, ont trouvé dans leur sœur aînée une seconde mère, depuis que la mort leur a ravi leur pieuse

maman, et on comprend les justes appréhensions de la future novice.

Aussi, quelques instants plus tard, le jeune Placide Couillard, lié dès l'enfance à la famille Pouliot, s'approchant discrètement de la jeune fille : « Ne soyez pas inquiète de Marguerite, lui dit-il, je veux essayer de vous remplacer auprès d'elle ; je lui tiendrai lieu de frère, jusqu'à ce qu'elle soit assez âgée pour partager mon nom et mon humble fortune ». « Ces paroles furent une révélation pour moi, écrira, après vingt-cinq ans, Sr M. de l'Immaculée-Conception. Je savais qu'elles en seraient une aussi pour ma candide sœur. Cependant elles me furent une source de consolation, car je savais la sincérité de celui qui les prononçait ; je lui connaissais une nature loyale et noble. Il avait été compagnon de ma sœur à l'école ; leur affection était des plus pures, ni l'un ni l'autre n'en ayant connu d'étrangère »...

Après moins de deux ans, le 25 août 1889, le prêtre bénissait le mariage des deux jeunes chrétiens, dans l'église de laSte-Trinité, à Rockland. M. Couillard avait vingt-deux ans, et sa jeune épouse n'en avait que dix-sept.

Quelques jours à peine s'étaient écoulés, que déjà la Providence les faisait passer par le creuset de l'épreuve. Une sérieuse attaque de fiè-

vre typhoïde, suivie d'une rechute, conduisit M. Couillard aux portes du tombeau ; sa jeune femme lui prodigua les soins de la garde-malade la plus habile et la plus dévouée et parvint à arracher son mari à la mort.

Aussitôt qu'il eut recouvré la santé, le jeune homme résolut d'aller se fixer aux Etats-Unis, et choisit pour résidence la capitale du Maine. Les aimables qualités des nouveaux venus leur attirèrent bientôt l'estime et l'affection des meilleures familles catholiques d'Augusta, parmi lesquelles ils prirent un rang honorable et se créèrent des amis fidèles et désintéressés.

Grâce à l'activité et aux talents de M. Couillard, ses affaires prospéraient, et le bonheur régnait à son foyer ; bonheur qu'un nuage, cependant, venait assombrir : à ce foyer si doux manquait un berceau. La jeune femme chrétienne, dans son désir de devenir mère, multipliait les neuvaines et autres pratiques pieuses. Sa prière ardente et persévérante fut enfin exaucée : le 28 mars 1892, Dieu lui donnait une jolie petite fille, qui reçut au baptême le nom de Louise-Marie. Quelle fut alors la joie de l'heureuse mère, elle-même va nous l'apprendre : « Je ne pouvais me lasser de considérer mon enfant, disait-elle, dans l'abandon d'une

conversation intime, à l'époque de la prise d'habit de Louise ; ce petit corps si frêle était devenu, sous l'eau du baptême, le temple du Saint-Esprit, et, en pressant ma fille sur mon cœur, je remerciais Dieu de m'avoir donné ce trésor, plus précieux encore par les dons de la grâce que par ceux de la nature »... Qui ne se rappelle, en lisant ces lignes, la page admirable qu'Origène a laissée sur les sentiments de son père en pareille circonstance ? Qui ne songe au saint martyr Léonidas, s'agenouillant devant le berceau de son fils endormi, et disant : « O Trinité sainte, présente dans le cœur de mon enfant, je vous adore »...N'est-ce pas, à seize siècles de distance, le même respect pour la vie de Dieu dans les âmes, la même reconnaissance inspirée par la foi, la même religieuse tendresse?...

C'est dans la douce atmosphère de la maison paternelle, entourée des soins affectueux de ses parents, que Louise passa les premières années de son enfance. Dès lors elle manifesta son intelligence par des saillies et des réparties peu ordinaires chez les enfants de son âge.

Elle préférait à toute autre la compagnie de sa mère, et rarement on la voyait se mêler avec les petites filles du voisinage. Elle faisait une exception, cependant, à cette manière d'agir ; c'était en faveur d'une pauvre disgraciée, dont

la tête était démesurément grosse, et qui était souvent l'objet des railleries générales. La petite Louise allait alors audevant de l'infirme et s'efforçait de l'amuser, comme si elle eût déjà connu les délicatesses de la charité chrétienne.

Dès sa plus tendre enfance, elle se montra aussi très obéissante. « Jamais, pourra dire sa mère après la mort de Louise, ma fille ne m'a désobéi. Il suffisait de lui dire : « Je ne veux pas que tu fasses cela. — Très bien, maman, je ne le ferai pas », disait-elle tranquillement.

A six ans, atteinte d'une douloureuse indisposition, la petite endure son mal avec patience, en songeant que Notre Seigneur, lui, a souffert beaucoup plus que cela... Aussi quand Mme Couillard vint, en 1898, confier sa petite Louise, aux filles de sainte Angèle, l'œil exercé des maîtresses de l'école paroissiale d'Augusta ne tarda pas à s'apercevoir de la supériorité de cette enfant de huit ans sur les autres élèves.

Pendant près de deux ans, la petite suivit les classes comme externe. La maison de son père était assez éloignée de l'école, mais Louise y venait quand même avec assiduité. La bonne Sr St-Dominique (1), avait remarqué la char-

(1) Sœur converse chargée des travaux du ménage à la maison des religieuses, décédée aux Trois-Rivières, 24 déc. 1910.

mante enfant, et quand elle la voyait venir, l'hiver, enveloppée dans son manteau et coiffée de sa « tuque » de laine rouge, elle ouvrait la porte de sa cuisine et la faisait entrer. « Viens te chauffer, ma petite Louise, lui disait-elle, viens, tu es gelée»... Et plaçant la fillette près du poêle, elle lui servait un breuvage chaud, qui réconfortait bientôt la chère petite.

Voilà donc cette chère plante du bon Dieu acclimatée dans le parterre de Ste-Ursule. Bientôt sa mère la confiera plus complètement aux religieuses, en la plaçant au couvent comme pensionnaire. Peu nombreux était alors le pensionnat, (si on peut l'appeler de ce nom,) des Ursulines d'Augusta : quatre élèves seulement le composaient. Deux demoiselles Drouin, orphelines dont la mère supérieure s'était chargée, et Mlle Irène Goudreault, fille de M. le docteur Goudreault, autre belle fleur, que les anges devaient bientôt cueillir pour le paradis ; telles furent les premières compagnes de Louise. Là encore elle se distingua par son intelligence précoce, et même par une fierté calme, qui lui donnait facilement le premier rang, bien qu'elle ne fût pas la plus âgée. Elle faisait volontiers une petite leçon à celles qui lui paraissaient peu raisonnables. La jeune Irène, très faible de santé, se montrait parfois difficile à table :

« Mange donc, Irène, disait Louise, ceci est très bon, comparé à la nourriture des pauvres... Peut-être n'aurons-nous, plus tard, que du pain noir ».

Louise à cinq ans.

Elle était surtout d'une réserve admirable. Si parfois, dans la rue, quelqu'un des petits garçons qui fréquentaient l'école venait à l'ap-

procher de trop près : « On ne me touche pas, disait-elle avec dignité, on ne me touche pas ». Et elle se retirait lentement, comme une petite reine dont on aurait méconnu les droits.

Mais si, par hasard, les maîtresses feignaient d'oublier cette supériorité dont Louise avait parfaitement conscience, si, pour ne pas donner lieu à la jalousie, on s'adressait de préférence à une autre, l'enfant le ressentait vivement, et le laissait apercevoir, non par des paroles de dépit, mais par un petit air chagrin qui révélait la blessure faite à son amour-propre. La chère petite ! elle ignorait alors jusqu'au nom de ce défaut que tout homme porte en soi, comme elle l'avouera elle-même plus tard. Et après l'avoir découvert en son âme, avec quelle énergie persévérante elle travaillera à le vaincre, sans se laisser décourager par les défaites trop nombreuses à son gré.

Elle se mêlait volontiers aux jeux de ses compagnes : mais à peine était-elle entrée dans un groupe qu'on se rangeait peu à peu à son avis, comme s'il eût été tout naturel que son opinion prévalût : Aussi comme sa conversation était agréable ! comme elle savait intéresser celles qui l'entouraient ! Dès les premiers jours de sa vie de pensionnaire, les maîtresses se plaisaient à voir la jeune Louise à la récréation, racon-

tant à une bande de fillettes attentives les histoires qu'elle avait lues. Elle savait déjà lire parfaitement en anglais et en français, et comprenait si bien ses lectures qu'elle pouvait en rendre compte facilement.

Ce fut une tâche bien douce que celle de préparer cette chère enfant à sa première communion. « J'étais souvent étonnée, dit une maîtresse, des questions qu'elle me posait, au catéchisme ; il était facile de voir avec quelle attention elle avait écouté les instructions et avec quel sérieux elle y avait réfléchi ». Elle était si pénétrée de l'obligation d'être sincère avec le bon Dieu qu'elle mit le plus grand soin à faire sa confession. « Je dirai tout, confiait-elle à sa maîtresse, quand même il me faudrait mourir de honte aux pieds du prêtre ». « Lorsque, dit une autre, elle s'approcha pour la première fois de la table sainte, avec sa jeune compagne, Irène Goudreault, le 18 mai 1902, on eût dit deux anges allant se nourrir du Pain des Anges : et ce fut, sans doute, ce jour-là, une grande consolation pour M. le curé Hamel, que de voir la piété et la ferveur de ses deux aimables paroissiennes. Dans le cours de la journée, les premières communiantes exprimèrent leur reconnaissance à leur dévoué Pasteur, en récitant des vers appr iés à la circonstance : Louise et

La première communiante.

Irène avaient la part principale dans cette démonstration.

Au reste il n'y avait pas une fête au couvent d'Augusta où Louise n'eût un rôle. « Nous fallait-il une belle figure de vierge, dit la même religieuse, c'est elle qui était choisie. Quelle ravissante Immaculée Conception elle nous représenta un jour, dans un tableau vivant » !

Quelque temps après la première communion de Louise, Mme Couillard, sans doute, afin que sa fille apprît mieux l'anglais, en la plaçant dans une institution où elle n'entendrait parler que cette langue, la retira du couvent, pour lui faire fréquenter les écoles publiques de la ville. Grand fut le chagrin de l'enfant, de quitter ses bonnes Mères Ursulines. Celles-ci, de leur côté, eurent beaucoup de peine de son départ. Les jours de congé, Louise accourait auprès de ses premières institutrices. « Pourquoi nous avez-vous quittées ? lui disait-on, revenez donc chez nous ; nous regrettons si vivement notre Louise. — Et moi aussi, répondait l'enfant, je regrette mes mères Ursulines, mais il faut bien que j'observe le quatrième commandement : « Père et mère tu honoreras, afin de vivre longuement. C'est maman qui m'envoie aux écoles publiques: je dois lui obéir ».

Au bout de quelques mois cependant, la

fillette revenait à son couvent aimé, et désormais son éducation entière sera l'œuvre des filles de sainte Angèle.

Un jour, raconte une de ses maîtresses, M. le curé Hamel se présente à ma classe et donne aux enfants un sujet de rédaction : «La Température ». — On était aux premiers jours du printemps, et le temps s'était adouci de manière à provoquer un dégel considérable. — « Dix minutes pour faire ce travail, ajoute M. le curé ; je vais attendre les copies ». Et voilà que les figures s'allongent, d'un air découragé ; puis, sur les injonctions de la maîtresse, on prend crayons et papier, et l'on écrit... le titre de la composition. Mais Louise, une des plus jeunes de la classe, s'est mise aussitôt à l'œuvre ; les dix minutes écoulées, elle présente à M. le curé une page entière, où elle a exprimé très correctement des idées très justes sur la chaleur insolite du printemps cette année-la. Celui-ci fut agréablement surpris à la lecture de ce petit travail. En pliant la feuille pour l'emporter au presbytère, « cette enfant-là, dit-il à la maîtresse, n'est pas ordinaire, elle fera certainement quelque chose plus tard ». Oui, Louise devait faire quelque chose, elle devait faire un chef-d'œuvre, non pas en littérature ou en quelque science humaine, mais dans « la science de la charité suré-

minente de Jésus-Christ et de sa croix. (Eph. III., 19.)

Pendant les vacances d'été de l'année 1902, la Mère Supérieure d'Augusta devant faire le voyage des Trois-Rivières, avec une religieuse qui revenait à la maison-mère, prit pour compagnes de voyage Mlle Farrell, présidente des Enfants de Marie de la ville, et la jeune Louise. L'enfant venait faire sa première visite au monastère où Dieu lui réservait tant de grâces. Mère Ste-Louise, toute fière de son intelligente élève, se plaisait à dire aux Mères et Sœurs qu'elle rencontrait : « Je vous montre le plus bel échantillon d'Augusta ». Le premier séjour de Louise chez les Ursulines des Trois-Rivières dura peu de temps ; mais dès lors elle aima cette maison, où l'avait accueillie la plus cordiale et la plus maternelle hospitalité ; dès lors elle sentit dans son cœur le désir d'y revenir. Elle eut aussi la consolation, pendant ce voyage, de visiter le sanctuaire de Ste-Anne de Beaupré, et ce fut un vrai bonheur pour sa piété que de faire ce pèlerinage si cher aux Canadiens-Français.

Sans le faire connaître à personne, Louise était déjà, à cette époque, Ursuline par le cœur. Cette connaissance de sa vocation peut paraître prématurée chez une enfant de dix ans, mais Notre Seigneur ne nous apprend-il pas

lui-même que « son Père révèle aux petits et aux humbles ce qu'il tient caché aux sages et aux prudents du siècle » ? (Luc. X, 21). D'ailleurs, l'esprit sérieux de Louise et la noblesse de son caractère secondaient admirablement le travail de la grâce.

A l'été de l'année 1904, les religieuses ursulines quittèrent définitivement la capitale du Maine et furent remplacées par les SS. de la Présentation de St-Hyacinthe. « Pourquoi, dit Mère Ste-Louise à M. Couillard, n'enverriez-vous pas votre fille aux Trois-Rivières, pour y achever ses études ?

— Ma Mère, répondit le généreux chrétien, vous ne pouvez pas me faire de plus grand honneur ni me causer un plus grand bonheur qu'en me demandant mon enfant ; je suis prêt à faire tous les sacrifices pour lui procurer une parfaite éducation, et je sais que sa mère, bien qu'il lui en coûte beaucoup, comme à moi, de se séparer de notre fille unique, consentira à son départ, afin qu'elle puisse recevoir chez vous la formation religieuse et morale qu'elle ne pourrait trouver ici ».

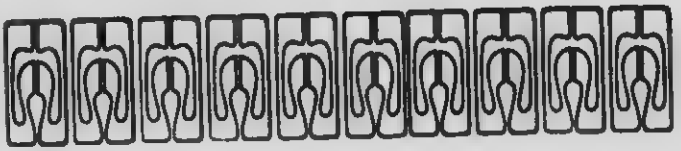
Vers le milieu d'août, Louise disait adieu, pour une année entière, à ses bien-aimés parents et prenait le chemin des Trois-Rivières, avec la Mère supérieure et Sr St-Dominique.

Deux autres petites filles d'Augusta s'en venaient avec elle continuer leurs études à la maison-mère de leurs premières maîtresses ; c'étaient

La pensionnaire des Trois-Rivières.

Mlles Rose Goudreault (1), (sœur d'Irène) et Christine Casavant.

(1) Mlle Rose Goudreault est décédée à Augusta en 1913.



LA VOCATION

Apart quelques paroles que Louise avait dites en riant et qui n'avaient pas été prises au sérieux, elle n'avait jamais rien dit qui pût laisser voir qu'elle se préoccupait de sa vocation, et l'on aurait plutôt cru que cette belle enfant, toujours d'un calme et d'une distinction remarquables, objet du légitime orgueil de ses parents, n'aurait pas le courage d'embrasser la vie obscure et souvent pénible des religieuses. Mais la grâce travaillait insensiblement cette jeune âme que Jésus avait déjà regardée avec amour.

C'était en septembre 1905. Louise avait passé une première année d'études au pensionnat, et en commençait une seconde. Brillante élève, ayant remporté les plus beaux prix de sa classe, l'année précédente, elle entendait bien garder encore le premier rang, et ne se laisser surpasser en savoir par aucune de ses compagnes. Le prédicateur de la retraite annuelle

devait être le Révérend Père Pichon, S. J. Plusieurs pensionnaires parmi les plus anciennes, avaient eu déjà la bonne fortune d'entendre l'éloquent apôtre du Sacré-Cœur, et se faisaient une fête de suivre encore une fois les exercices spirituels sous sa direction. Louise, qui désirait déjà la grâce de la retraite, se sentait pressée de s'y préparer avec plus de soin, par ce qu'on disait autour d'elle. Aussi, comme cette âme enrichie de dons si précieux était bien faite pour comprendre la parole chaude, vibrante et souvent enflammée du saint Jésuite : « Time Jesum transeuntem, nec amplius revertentem », « Craignez Jésus, qui passe avec sa grâce, mais ne revient pas », avait dit le Père, avec saint Augustin, dès la première instruction. Cela voulait dire fidélité au règlement, silence, recueillement, prière, sacrifice, regret des fautes passées, préparation de l'avenir... Louise fut vigilante sur tous ces points, ce qui ne l'empêchait pas de goûter, à l'occasion, mieux que personne, les spirituelles saillies du prédicateur.

Une chose la frappa particulièrement pendant cette retraite : c'est la nécessité de combattre le défaut dominant. Le défaut dominant ! elle en avait bien entendu parler déjà : elle savait vaguement que tout homme a le sien, mais jamais elle n'avait compris quelle guerre

à mort il faut lui déclarer. « Hélas ! se dit-elle, en songeant à cette *besace* à deux compartiments, placée sur l'épaule de chacun ici-bas, je vois bien que je suis *basacière*, mais le compartiment qui contient mes défauts est derrière ma tête, puisque je ne vois devant moi que ceux du prochain ». Or le Père avait dit qu'il faut « tourner la besace », pour voir parfaitement le redoutable ennemi. Louise, au sortir de la retraite, pria donc bonnement une de ses maîtresses de lui rendre ce service. « Mère, voulez-vous me dire, s'il vous plaît, quel est mon défaut dominant : le Père a dit qu'il faut absolument le combattre, et moi, je ne le connais pas.

— Ma chère enfant, si personne ne vous en a parlé encore, c'est, sans doute, parce que ce défaut ne vous fait pas commettre d'infractions au règlement. Comme vous êtes toujours à votre devoir, les maîtresses n'aiment pas à vous faire de la peine. Votre défaut dominant, c'est l'égoïsme ».

Et la religieuse rappela quelques circonstances où le vilain défaut s'était manifesté de façon très évidente. « C'est bien vrai, avoua l'enfant, et je ne m'en étais jamais aperçue... Oh ! que c'est laid d'être égoïste ! Eh bien ! je vais tout de suite donner un bon coup à mon

défaut dominant ». Et Louise, prenant une magnifique boîte de chocolat qu'elle venait de recevoir, descendit à la salle de récréation et distribua tous les bonbons à ses compagnes, sans s'en réserver un seul.

Une autre confidence faite ce jour-là à la même : « Mère, je voyais les plus grandes se presser à la porte du confessionnal, pour demander au Père de leur faire connaître leur vocation: je n'y suis pas allée, moi : je sais bien que je dois me faire religieuse. J'aurais été contente, cependant, de parler de cela au Père Pichon, mais je pensais que la première chose qu'il me demanderait serait mon âge, et, en entendant dire « treize ans », il ne m'aurait pas crue sérieuse dans ma démarche. Or je n'aime pas à être soupçonnée de légèreté dans une chose aussi grave ».

Une fois le défaut dominant connu, il faut dresser un plan d'attaque ; il faut assurer la persévérance et le succès dans les efforts, car une première victoire ne suffit pas à l'abattre. Louise, fille unique et chérie de ses parents, habituée à recevoir seule les témoignages d'affection dans sa famille, était portée naturellement à tout attribuer à soi, et, malgré ses bonnes résolutions, elle connut encore les défaites sur ce point ; mais, aussitôt avertie, elle rou-

gissait d'abord, puis remerciait de l'avis, et priait Notre Seigneur de l'aider à se corriger tout à fait.

Comme l'année précédente, Mlle Couillard obtint de brillants succès dans ses classes ; aussi la distribution des prix lui réservait-elle de belles récompenses : prix d'excellence au cours français, médaille de musique, médaille de couture et médaille de catéchisme, etc.

Dans sa classe anglaise, une de ses conpagnes l'égalait en mérite: le prix d'excellence fut donc tiré au sort,... et gagné par Mlle Bertha Cartier. « Chanceuse ! murmura Louise, c'est justement celui-là que je voulais avoir ». Mais comme on lui remarquait doucement que c'était une marque d'égoïsme de vouloir pour soi tous les prix, sans s'inquiéter de ce qu'éprouvent les autres, « c'est vrai, dit Louise, l'année prochaine, je serai plus généreuse ; quand même je serais favorisée par le sort, j'abandonnerai à mes compagnes ce que j'aurai gagné en tirant ; pourvu que j'aie *une* récompense à apporter à mes parents, je m'en contenterai ». Cet empire sur elle-même qu'elle avait déjà acquis, ne valait-il pas mieux que toutes les médailles, tous les volumes à tranche dorée que peut recevoir une écolière ?

A la fin de novembre de l'année 1906, pour

la fête patronale de sa Grandeur Mgr l'évêque des Trois-Rivières, on représenta Notre-Dame du Rosaire, vénérée tout spécialement au sanctuaire du Cap de la Madeleine, à deux lieues de la ville. Comme jadis à Augusta, c'est encore Louise qui fut choisie pour être la Vierge du tableau vivant. Comme elle représentait bien la divine Marie, celle qui était si heureuse d'être son enfant et de porter ses livrées !

Le soir, après le souper, les pensionnaires demandèrent comme une faveur à leur maîtresse générale, de leur faire voir encore le tableau vivant qui avait embelli la séance de l'après-midi. Mère St-Joseph se rendit volontiers à leur désir, heureuse de satisfaire par là la piété de ses chères enfants envers la Reine du ciel.

Une autre fête se préparait : les Ursulines du monde entier devaient célébrer, en juin 1907, le centenaire de la canonisation de leur bienheureuse mère, sainte Angèle. Celles de la cité trifluvienne ne voulaient pas rester en arrière dans les démonstrations de la reconnaissance et de la joie filiale. Un drame rappelant une circonstance mémorable de la vie de la sainte devait être joué par les élèves, à cette occasion, et déjà on avait attribué à Louise un des principaux rôles de la pièce ; celui de la princesse Clara, tante de saint Louis de Gonzague. « La

chère enfant n'est-elle pas, se disait-on, de la famille de son angélique patron » ? Mais la Providence avait décrété que Louise ne verrait pas au pensionnat la fin de cette année d'études.

Un pénible accident vint, pendant les vacances du Jour de l'An, déranger les projets de ses maîtresses, et bien d'autres, hélas ! — Il avait été résolu depuis longtemps que Mlle Couillard irait passer ces huit jours de congé à Montréal, chez les SS. de la Miséricorde, avec sa chère tante Tena, revenue depuis peu d'une mission éloignée. Quelle joie elle se faisait de connaître enfin cette tante bien-aimée, de l'entretenir longuement de ses parents, de ses rêves d'avenir !... A peine était-elle arrivée à Montréal que Sr Marie de l'Immaculée Conception lui annonce son départ pour Chicago ; et ce départ doit s'effectuer dès le lendemain matin. Une décision de ses supérieures l'envoyait en cette ville, pour y remplir une mission de haute importance. La tante et la nièce purent s'entretenir quelques heures, puis se firent leurs adieux. Louise aimera à rappeler plus tard combien elle fut édifiée de la généreuse obéissance de la religieuse en cette circonstance. « Pas une plainte, disait-elle, pas un murmure, pas un mot qui pût trahir le mécontentement, mais sim-

plement : « Dieu le veut ainsi ; faisons notre sacrifice »...

Restée seule à Montréal, Louise songea à revenir aussitôt à son cher « home » des Trois-Rivières ; cependant, sur les instances des SS. de la Miséricorde, elle consentit à accepter leur cordiale hospitalité pour un jour ou deux. On lui avait donné une chambre éclairée au gaz. Comme l'enfant ne connaissait que les lampes électriques et les lampes à pétrole, quand elle voulut, le soir, éteindre sa lumière, en se mettant au lit, elle souffla sur le bec de gaz, et le conduit resta ouvert. Après quelques heures de sommeil, le gaz ayant continué à s'échapper, Louise s'éveilla suffoquée ; elle eut encore assez de force, cependant, pour appeler au secours. Une sœur accourut promptement, devina aussitôt la cause du mal, et prodigua les soins les plus empressés à la fillette à demi asphyxiée.

On ne crut pas d'abord que cet accident aurait des suites graves. Comme Louise se disait et paraissait très bien, elle reprit le chemin des Trois-Rivières.

Rien d'alarmant ne se manifesta dans son état de santé pendant le mois de janvier ; mais au commencement de février, Louise fut prise, un soir, d'un fort crachement de sang. Le docteur Leduc, après l'avoir examinée avec

soin, déclara qu'il n'y avait là rien de grave et que Mlle Couillard pouvait, en prenant les précautions voulues, continuer ses études. Mais, quelques semaines plus tard, comme l'état de la malade ne s'améliorait pas, le médecin l'ausculta et déclara qu'il y avait lésion au poumon droit. C'était en même temps prescrire le régime des poitrinaires et condamner la chère enfant à quitter définitivement le pensionnat.

Grâce aux soins intelligents et dévoués de sa mère, Louise recouvra peu à peu ses forces, si bien qu'au bout de quelques mois elle put se dire et se croire tout à fait guérie.

Son père ressentit, en ce temps-là, les premières atteintes de la maladie qui devait le conduire au tombeau et dut cesser de travailler. [illegible] absolument venir en aide à ses [illegible] les connaissances qu'elle [illegible] Elle se plaça d'abord dans un magasin de musique. Ayant beaucoup de facilité pour la lecture musicale, elle pouvait jouer à première vue les pièces que les acheteurs désiraient connaître. Plus tard, ce fut comme brodeuse qu'elle entra dans un autre magasin. Elle commençait les morceaux que les clientes avaient achetés et leur donnait les indications voulues pour les achever.

Ses parents cependant, ne négligeaient rien

de ce qui pouvait assurer une plus grande vigueur à leur chère enfant. C'est ainsi que, pendant les deux étés de 1908 et de 1909, elle alla passer quelques semaines au bord de la mer, à Five Islands, Me, où elle reçut la gracieuse hospitalité de son amie, Mlle Carey.

Cette jeune fille instruite et distinguée, charmante de toutes manières, ne pouvait manquer de plaire dans le monde. Bien qu'elle soit restée assez constamment pieuse pour être citée, par les prêtres d'Augusta, comme le modèle des Enfants de Marie de la paroisse, elle s'associait volontiers aux parties de plaisir et aux réunions des jeunes filles de son âge. Un jour de novembre, elle écrit à une ancienne maîtresse qu'elle avait pris part à un Hallow E'en party, le soir du 31 octobre, et qu'elle s'y était fort amusée. Sa correspondante lui fit remarquer que l'amusement en question était plutôt une coutume protestante, que se livrer aux réjouissances mondaines était une bien singulière façon de se préparer à la Toussaint, façon peu conforme, à tout le moins, à l'esprit de l'Eglise catholique, qui prescrit le jeûne et des prières spéciales pour la vigile de cette grande fête. Louise fut tout étonnée à la lecture de cette lettre. Elle y répondit aussitôt, assurant que ni elle ni les personnes qui avaient organisé le Hallow

E'en Party n'avaient songé à ces choses, mais qu'en tout cas, on ne l'y prendrait plus.

Pendant l'hiver de 1910, elle séjourna assez longtemps chez son grand-père maternel, à Rockland, puis à Ottawa, chez des parents de son Père. Là encore, le monde se présenta devant ses yeux sous les dehors les plus séduisants. Elle fut même vivement sollicitée de s'y établir; mais la grâce avait déjà pris possession de son cœur, et Louise ne se laissa pas tromper par les promesses d'un bonheur éphémère. Une de ses maîtresses lui avait rappelé ses anciens désirs de vie religieuse et lui avait exprimé des craintes... Louise n'allait-elle pas se laisser prendre à cette vie facile et agréable et ne donner que fort tard « de misérables retes » au bon Dieu, si jamais même elle se donnait à lui ? — « Oh ! je n'ai pas changé, répondit aussitôt la jeune fille, il n'est pas encore né, l'homme à qui je pourrais donner mon cœur. Ce pauvre cœur est bien peu de chose, il est vrai, pour être offert à un Dieu ; mais puisque c'est la plus noble partie de mon être, il n'appartiendra jamais, même un instant, à aucun autre qu'à mon Jésus. Veuillez lui demander pour moi cette grâce ».

« Mes parents et mes amis de Rockland, écrit-elle d'Ottawa, ont été si bons pour moi ; là

comme ici, on m'entoure de tant de jouissances, on me montre si belle et si facile la vie du monde, que, si je me fais religieuse, on ne pourra pas dire que c'est faute d'avoir connu les plaisirs qui en retiennent tant d'autres hors du cloître ».

En mettant le pied sur le sol canadien, elle avait conçu un ardent désir : revoir son couvent des Trois-Rivières. Elle écrivit à ses parents pour obtenir la permission de continuer jusque-là son voyage, leur avouant qu'elle avait l'intention d'y faire des démarches sérieuses concernant son avenir. Mme Couillard, prévoyant ce qui allait arriver, courut répandre son âme aux pieds de l'Hôte divin, dès qu'elle eut pris connaissance de la lettre de sa fille. C'était bien là qu'il fallait chercher la consolation. « Pendant que je priais et pleurais en même temps, raconte elle-même la vaillante chrétienne, il me vint à l'esprit de regarder si j'étais seule dans l'église ; il s'y trouvait, au contraire, plusieurs personnes, et toutes paraissaient plus ou moins accablées sous le poids des soucis et des peines de la vie. A ce moment, la religieuse sacristine entra dans le sanctuaire pour y remplir les devoirs de sa charge. Sa figure portait l'empreinte d'une sérénité joyeuse, qui contrastait singulièrement avec l'air préoccupé des personnes du monde qui m'entouraient ;

alors je compris que ma Louise avait choisi la meilleure part ; et, dans un élan de reconnaissance bien sincère, je murmurai : « Merci, mon Dieu, gardez-la pour vous, toujours ! » Mme Couillard dans sa réponse à Louise, racontait elle-même cette scène touchante, et lui accordait la permission demandée.

Vers la mi-janvier, les Ursulines avaient la joie d'ouvrir encore une fois les portes du pensionnat à leur chère Louise. C'était une visite très sérieuse que la jeune fille entendait faire. Elle voulut d'abord, pendant trois jours, suivre les exercices d'une retraite. Celle qui fut chargée de l'aider dans ce pieux travail fut profondément édifiée de la ferveur, en même temps que de la simplicité et de la candeur de la retraitante. Louise rendait compte de ses méditations avec son calme habituel et laissait voir, dans la limpidité de son âme, le joyau précieux dont Notre Seigneur s'était déjà plu à l'orner : dédain des joies du monde, estime très haute des biens célestes, désir ardent de glorifier le bon Dieu et de se lier à Jésus par les vœux de religion. « Croyez-vous que vos parents vous permettront de vous faire religieuse ? lui fut-il dit.

— Oh ! oui ; c'est vrai qu'ils auront bien de la peine en se séparent de moi, mais ils compren-

dront aussi que je serai plus heureuse dans le cloître que dans le monde.

— Mais votre père est, dit-on, atteint d'une maladie qui ne pardonne pas ; est-ce qu'on n'essayera pas de vous retenir quelques années encore, pour adoucir ses derniers jours sur la terre ?

— Mon père ne m'empêchera pas de suivre ma vocation ; il me laissera partir aussitôt qu'il le faudra. Il sait que mes prières et mes sacrifices lui profiteront plus que les soins les plus attentifs que je pourrais lui prodiguer.

— Et votre mère, ne vous reprochera-t-elle pas de la laisser seule au monde, sans mari et sans enfant ?

— Cette pensée m'est bien pénible, Mère, mais je sais que Maman ne me fera pas de reproches. Quoi qu'il arrive, je suis sûre qu'elle sera contente d'avoir donné sa fille au bon Dieu.

— Fort bien, remerciez la divine Providence de vous avoir donné de tels parents... Ainsi, vous seriez prête à entrer au noviciat dans quelques mois ?

— A la date que la Mère Supérieure aura fixée... Je suis contente d'offrir à Dieu le sacrifice de ma jeunesse, à l'exemple de mon patron, saint Louis de Gonzague.

— Puissiez-vous lui ressembler en tout, chère

enfant et devenir bientôt une de nos plus ferventes novices !

— Oh ! si je me fais religieuse, c'est pour devenir une sainte. C'est la grâce que je demande au bon Dieu de toutes mes forces ».

A une autre, elle rend compte de ses impressions sur la vie d'Une Religieuse Réparatrice, (Marie-Anne Hervé-Bazin,) qu'on lui a fait lire pendant cette retraite. « J'ai bien honte, dit-elle ; cette jeune fille, comme Thérèse de l'Enfant-Jésus, et bien d'autres encore, avait atteint, à mon âge, une haute perfection... Et moi, je suis si peu avancée. Mais je vais m'y mettre ; je ne suis pas pour me laisser ainsi surpasser par toutes ces jeunes filles. Moi aussi, je veux aimer Notre Seigneur et le lui prouver »... Celle qui écoutait en souriant ces paroles, songeait à la séraphique Thérèse d'Avila s'écriant : « Seigneur, je ne souffrirai pas que personne vous aime plus que moi » ; et c'était un bonheur pour l'éducatrice de voir des sentiments analogues dans le cœur de sa chère élève.

En terminant sa retraite, Louise alla faire bénir ses résolutions par Notre-Dame du Cap ». En attendant mon entrée en religion, avait-elle dit, je veux vivre dans le monde dans les dispositions d'une jeune fille qui s'ingénie à trouver les moyens de plaire à son fiancé ; et je vais

prier la Sainte Vierge, qui connaît si bien les goûts de Notre Seigneur, de m'apprendre toutes les délicatesses de l'amour »... Au Cap, Louise et sa compagne reçurent le plus bienveillant accueil du Révérend Père Tourangeau, O. M. I., alors supérieur de la maison des R. R. Pères Oblats, desservants du sanctuaire. Ce pélérinage resta parmi les plus chers souvenirs de la jeune fille, et, de son côté, celui qui l'avait si cordialement reçue conserva une impression très favorable de sa première entrevue avec la future novice ursuline.

Après avoir pris congé du Révérend Père, les deux jeunes filles retournèrent s'agenouiller aux pieds de la Vierge couronnée. « Pendant près d'une heure, raconte la compagne de Louise, elle pria, la figure cachée dans les deux mains, avec une ferveur telle que je n'osais l'avertir que le jour baissait. Quand elle se releva, son angélique visage était baigné de pleurs. A la porte du sanctuaire, elle se retourna encore et jeta un long regard d'adieu à Notre-Dame »...

Pour plus de sûreté dans l'affaire de sa vocation, Louise avait tenu à consulter un bon directeur et à s'en remettre à sa décision. Avant son dernier voyage aux Trois-Rivières, elle avait été mise en rapport avec le Révérend

Père P... Ce bon Père fut heureux de constater les saintes dispositions de cette nouvelle fille spirituelle que la Providence lui confiait ; et comme Louise n'avait guère de connaissances à Montréal, il pria sa propre sœur de vouloir bien la recevoir chez elle. La jeune fille fut bien touchée de ce paternel intérêt et accepta l'invitation qui lui était faite de si bonne grâce. En retournant à Augusta, elle s'arrêta encore un jour ou deux chez la charitable dame. Quant au Révérend Père lui-même, voici son premier jugement sur Louise : « Quelle excellente enfant ! Aussi, j'ai été enchanté de sa visite. Et comment ne pas souhaiter son retour pour le mois de mai prochain » ? — On lui avait conseillé, au monastère, d'entrer au noviciat pour la fête de sainte Angèle, le 31 mai suivant. — « Oui, continue le Révérend Père, que le bon Dieu la garde pour lui, celle-là. Evidemment, son cœur est aux Trois-Rivières, vous pouvez bien supposer que je ne lui ai pas dit de le mettre ailleurs... Je m'intéresse grandement au bien de cette belle petite âme, dont la confiance m'honore et m'a déjà donné beaucoup de consolations. Ah ! que ne puis-je en arracher au monde, tous les jours, de cette qualité-là ! Mais les volontés sont si faibles aujourd'hui, et les séductions mondaines si terribles. Par suite, que

de vocations se perdent un peu partout, et que c'est chose pénible de le constater sans pouvoir, d'ordinaire, y remédier davantage ».

Comme Louise l'avait prévu, ses parents ne s'opposèrent en aucune façon à son entrée au noviciat. « Ma fille, lui dit M. Couillard, à la première ouverture qu'elle lui en fit, quand je saurais mourir demain, je ne voudrais pas te refuser au bon Dieu, un instant. Va donc où sa voix t'appelle, et que ton sacrifice m'obtienne la grâce d'une bonne mort ». La courageuse mère, de son côté, refoulait les larmes qui montaient de son cœur à ses yeux, à l'idée d'une prochaine séparation qui devait durer toujours, elle s'efforçait de paraître gaie, afin d'embellir les derniers mois de son mari sur la terre et les derniers jours de sa fille dans le monde. Quant aux sentiments de la jeune fille elle-même, écoutons-la parler. (Lettre de mars 1910). « J'arrive d'une visite d'adieu chez Edith, (une cousine mariée depuis peu). Elle a tout ce qu'elle peut souhaiter pour être heureuse... Mais combien son bonheur me paraît vide, comparé à celui qui m'attend, et combien je remercie Notre Seigneur d'avoir pris pour lui-même mon pauvre cœur, au lieu de me laisser en partage le fragile amour humain » !

« La nouvelle de ma décision, dit-elle ailleurs, se répand graduellement. Très variées sont les opinions de ces pauvres gens du monde, à qui il n'a pas été donné de comprendre ce que veut dire « vivre et souffrir pour Jésus et près de Jésus ». Les uns pensent que je suis devenue folle tout à coup, — oui, à coup sûr, une vraie folle ; — les autres me font des reproches et me trouvent lâche, sans cœur, égoïste, d'abandonner ainsi mes parents. Comme si je pouvais faire plus pour eux que le bon Maître aux tendres soins duquel je les laisse, et *pour qui* je les laisse. Oui, c'est bien pour lui : autrement cette «petite fille égoïste et sans cœur » n'aurait jamais, non, jamais eu l'idée d'accomplir cette « chose affreuse », tant cela lui fait mal de sentir le vide que son départ va causer dans le cœur de ses bien aimés parents ». Et encore : « Oh ! c'est terrible de penser que, pour atteindre le noble but où mon âme aspire, je dois ainsi torturer les cœurs dévoués des meilleurs des parents. Si je pouvais seulement souffrir mille fois davantage et leur épargner à ce prix la douleur... Mais ne serait-ce pas là le véritable égoïsme, puisque c'est pour Dieu que cette souffrance est endurée, et que c'est lui qui doit les récompenser du sacrifice qu'ils font de leur pauvre Louise? Oh ! priez pour qu'ils ne soient pas frustrés de

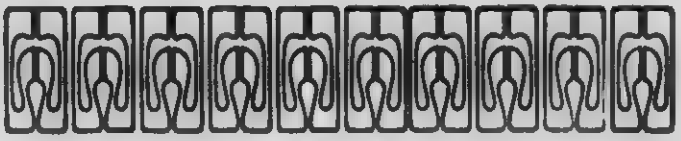
la moindre parcelle du mérite de la croix que je leur dois imposer ».

La postulante.

Si la généreuse enfant ouvre ainsi son cœur à une confidente du cloître, à Augusta, elle s'efforce de paraître calme et même joyeuse, afin

de pas augmenter le chagrin de ses parents bien aimés. La veille de son départ, le petit salon de la famille réunissait pour une dernière fois, après le souper, ces trois êtres qui s'aimaient d'un si grand amour. « Eh bien, Louise, dit simplement M. Couillard, c'est donc notre dernière soirée ensemble » !... Et le pauvre père fondit en larmes. La chère enfant, qui avait toujours fait bonne contenance jusque-là, en voyant pleurer ce père chéri, ne put s'empêcher de pleurer à son tour. Alors la mère, vivement émue, « Louise, fit-elle, ma fille, si tu le regrettes, il est encore temps ; reste avec nous »...

Le 25 mai, Louise quitte Augusta, croyant bien n'y plus revenir. Sa mère l'accompagne jusqu'à Portland. Puis la chère enfant continue sa route, seule avec son cœur qui bat très fort... En changeant de ligne, à St-Johnsbury, Louise adresse un mot à ses parents bien aimés et leur assure que tout va très bien. « Consolez-vous, dit-elle, chers Mam et Dad, (elle appelait presque toujours son père et sa mère de ces petits noms), et rappelez-vous que, aussi longtemps que je vivrai, vous aurez une fille qui vous aimera de tout son cœur et de toute son âme, et qui priera pour vous chaque jour ».



LE NOVICIAT

En entrant pour la première fois dans la blanche petite cellule qu'on lui avait préparée, au dortoir des novices, Louise dit à celle qui l'y avait conduite : « Oh ! que je suis heureuse ! mais cependant je ne le suis pas parfaitement encore. Non, je ne serai tout à fait heureuse qu'après ma profession ». Avait-elle déjà un pressentiment de l'épreuve du départ ?

Elle s'empresse de donner à son père et à sa mère des détails sur sa nouvelle vie. « Si j'ai attendu si longtemps pour vous écrire, leur dit-elle, le 29 mai, c'est que je voulais être une vraie postulante ursuline, revêtue de son costume, pour le faire. Vous auriez peine à reconnaître votre petite fille, si vous la voyiez sous son voile de soie noire et sa petite pèlerine... Oh ! chers parents, si vous saviez combien votre enfant est heureuse et le sera toujours dans la solitude de son cloître paisible, vous vous sen-

tiriez récompensés du généreux sacrifice que vous avez fait au Dieu tout-puissant ».

« Je n'ai pas encore d'emploi, mais j'espère avoir bientôt assez à faire pour me tenir occupée. Pour le présent, tout mon temps se passe à trouver ce que je dois faire au moment suivant. Je m'occupe aussi de l'étude des règles et règlements.

« Une postulante a pris le voile avec moi ; c'est une ancienne compagne de classe. Nous avons chacune un « ange », c'est-à-dire une novice chargée de nous montrer ce que nous devons faire et comment nous devons le faire. Mon « ange » était la grande amie de Bertha au pensionnat... Elle est née aux Etats-Unis... Sa bonté pour moi est extrême »...

Une petite épreuve, présage des plus grandes de l'avenir, l'attendait au début de son noviciat. A peine avait-elle passé huit jours dans le cloître, que sa santé délicate parut déjà ébranlée. Un matin, après la sainte communion, elle perdit connaissance. Elle dut faire alors un court séjour à l'infirmerie des novices. Le bon Père P... averti de ce fait en même temps que de l'entrée de sa fille spirituelle, prie pour la petite malade. « J'espère, écrit-il, que le sacré-Cœur n'aura voulu nous fournir là qu'une belle occasion de faire en lui un bon acte de confiance.

A coup sûr, je ne manquerai pas de continuer à le prier pour cette « angélique enfant », qui m'est devenue si chère. Que ne voudrais-je faire pour garder à Notre Seigneur une petite âme qu'il semble tant aimer » !

En effet, le Sacré-Cœur ne voulait qu'un bon acte de confiance. La jeune postulante fut bientôt sur pied et commença sans retard sa première retraite en religion.

Le 19 juin, elle écrit à sa mère, sans même faire mention de sa maladie de quelques jours : « Je viens de terminer ma retraite, commencée mercredi dernier. Ai-je besoin de vous dire combien souvent et avec quellle ferveur j'ai prié pour mes chers Mam et Dad ? Je suis si contente que Papa se sente mieux. Mais je n'en suis pas surprise ; c'est justement ce que j'espérais : Dieu commence déjà à nous récompenser de notre sacrifice. Vous voyez, c'est un bon Père ; il se hâte de payer ses enfants, même sur la terre ».

A propos de la distribution des prix au pensionnat, elle dit : « Quand j'ai vu les élèves tirer au sort les médailles et autres prix, cela m'a rappelé le temps où j'avais, moi aussi, le droit de tirer ; mais je ne leur porte pas envie, pas même à celles qui ont gagné des récompenses, parce que leur avenir est encore incer-

tain, tandis que moi, du moins, j'ai fait les premiers pas vers l'état le plus heureux qui soit sur la terre ; en effet, dans la solitude du cloître, Dieu accorde à ses « choisies » un avant-goût du bonheur des cieux ».

Un petit cahier de notes spirituelles, retrouvé parmi ses lettres, contient des extraits des Exercices de saint Ignace, sur la grâce et sur le jugement. « O Seigneur, écrit-elle en terminant, accordez-moi de ne faire désormais que le bien et de le bien faire, c'est-à-dire avec une intention pure et un fervent amour ».

La jeune postulante se mit avec ardeur à l'étude des vertus religieuses. « Elle était, dès le commencement, d'une fidélité admirable», disent ses compagnes. Plusieurs assurent ne l'avoir jamais vue manquer volontairement au moindre point de la règle. Les pratiques de la vie du cloître avaient pour elle un attrait particulier. « Comme c'est beau ! comme c'est monastique »! disait-elle, à chaque nouvelle coutume qu'elle observait. Il n'est pas étonnant qu'avec tant d'estime et de respect pour ses règles, elle les ait gardées avec la plus grande exactitude.

Très soigneuse de demander les moindres permissions, s'il arrivait parfois que, dans une circonstance imprévue, elle dût agir par elle-même, elle se hâtait de rendre compte de sa conduite

à sa Mère Maîtresse. Aussi cette bonne Mère ne craignait-elle pas de dire, après la mort de la pieuse enfant : « C'était la meilleure de mes novices ».

Pendant la retraite annuelle des professes, Sr Couillard fut donnée comme aide à la révérende mère dépositaire. C'est du lieu de son nouvel office que Louise annonce, le 5 août, sa prise d'habit, à son amie, Mlle Bertha Cartier. « C'est une bien joyeuse postulante qui t'écrit en ce moment, puisque j'ai été admise à prendre le voile blanc dans trois semaines, c'est-à-dire le 25 août. Quand les élèves reviendront, en septembre, ton amie aura acquis toute la dignité d'un « voile blanc ». J'ai peine à croire que c'est vraiment moi et non quelque autre jeune fille plus favorisée qui verra ainsi le désir de son cœur réalisé : pouvoir consacrer toute sa vie à l'amour de Dieu et au travail pour sa gloire ». Dans la même lettre, elle console son amie souffrante : « Ne perds pas courage, chère Bertha ; peut-être que Dieu exerce ta patience pour voir jusqu'où tu peux souffrir pour son amour. Sois certaine que la récompense suivra bientôt la croix ».

« Quelques jours plus tard, la « bien joyeuse postulante » entrait elle-même en retraite pour se préparer à la vêture. Elle devait avoir, le

25 août, outre le grand bonheur de revêtir les livrées de l'Ursuline, celui de revoir sa mère bien aimée. La santé précaire de M. Couillard ne lui permettait pas le voyage au Canada, et il dut renoncer à la consolation de revoir sa Louise sous le costume des fiancées de Jésus, pour s'associer, de loin seulement, aux joies intimes de la mère et de la fille.

La veille du grand jour, Mme Couillard était arrivée aux Trois-Rivières et descendue dans une pension privée. Comme il y avait sept novices qui devaient faire profession et deux autres postulantes qui devaient prendre l'habit, plusieurs des parents se trouvaient, ce soir-là, à table d'hôte, chez Mme Sarrasin. « Quelle est, ici, fit tout à coup une dame, la mère qui, n'ayant qu'une fille à peine âgée de dix-huit ans, va la sacrifier demain au bon Dieu ?

— C'est moi », dit simplement Mme Couillard, pendant que deux grosses larmes coulaient sur ses joues. Et les yeux qui se tournaient avec admiration vers la généreuse mère se mouillèrent aussi, pendant le religieux silence qui suivit cette parole.

La touchante cérémonie de la prise de voile apporta à Louise les célestes joies qu'elle attendait. « Je n'ai jamais été aussi heureuse », disait-elle à ses compagnes. Elle avait deman-

dé de porter en religion le nom de son père ; cette faveur lui fut accordée : en même temps

La novice.

que son voile blanc, elle reçut le nom de Sr Marie-Placide. Si la tendresse filiale rendait ce nom cher à son cœur, tout le monde trou-

vait aussi qu'il s'harmonisait bien avec le calme habituel de la jeune novice.

Une autre joie lui fut encore ménagée en cette circonstance : celle de recevoir la bénédiction et les encouragements de son père spirituel. Le Révérend Père P... de passage aux Trois-Rivières, fit sa première visite aux Ursulines, le 24 août. La jeune postulante voulut, ce soir-là, s'approcher encore du sacrement de pénitence. « Je me souviendrai toujours, écrira le Révérend Père, deux ans plus tard, de la piété débordante de notre Louise, la veille de sa prise d'habit, quand elle vint me demander une nouvelle absolution avant le grand jour. Elle était si rayonnante de surnaturel, qu'elle m'avait plutôt l'air d'un ange que d'une personne humaine »... Le lendemain il assista à la cérémonie de la prise d'habit, après avoir offert le saint sacrifice, en union avec le sacrifice de sa chère enfant.

Le soir du grand jour, la fiancée de Jésus, cherchant dans sa boîte aux souvenirs, en sortit un *Agnus Dei* auquel elle tenait beaucoup, parce qu'il lui venait d'une maîtresse qui lui était bien chère. « Je vais l'envoyer, dit-elle, à Marguerite Swanson, qui a porté mon voile, ce matin.

— Mais, lui dit son « ange », vous m'avez déjà

dit que vous ne donneriez jamais cet objet. En voyez plutôt une image à votre jeune amie.

— Puisque je suis attachée à l'Agnus Dei, il faut bien que je le donne », répondit-elle. Et elle le donna.

Mme Couillard, un peu inquiète de son cher malade, hâta son retour à Augusta. Sr Marie-Placide écrit, le 4 septembre : « J'ai reçu la carte que Maman m'a adressée, et j'ai été soulagée en apprenant que son voyage s'est terminé heureusement et que Dad n'est pas plus mal pour avoir gardé la maison pendant une semaine. J'ai hâte de connaître les impressions de Maman sur mon nouveau séjour et surtout l'état exact de la santé de Dad, laquelle, j'espère, va bientôt s'améliorer.

« Demain, nos élèves reviennent, et mardi, nous commençons la besogne de l'année. Dimanche prochain, en vous écrivant, je pourrai vous parler de mon expérience d'*une* semaine. Je suis très occupée dans le moment à dresser mes plans et à préparer mes classes pour l'année. Je ne crois pas avoir beaucoup de temps pour rêver en plein jour, mais je pense que je ne m'en porterai que mieux, lorsque je serai employée continuellement ».

« La courte visite de Maman m'a donné le goût d'en avoir davantage. Ainsi, Papa, il faut vous hâter de devenir mieux pour venir

me voir aussi. Je n'ai pas perdu espoir, car vous savez ce que dit Mgr Haag : « Aussi longtemps que dure la vie dure l'espérance ». Sa maxime s'applique en ce cas, bien mieux que dans beaucoup d'autres, et je sais que Dieu me gardera mon Dad pendant bien des années, oui, bien des années encore ».

Moins de deux ans plus tard, le père et la fille étaient tous deux descendus dans la tombe. Dieu avait-il trompé la confiance naïve de la jeune sœur ? Non, il avait réuni ces âmes pour les « années éternelles », dans les splendeurs de son paradis...

« Enfin, nous voici encore au dimanche, et je puis donner quelques moments à mes chers bien aimés. Votre lettre, reçue hier soir, a été mille fois bienvenue, quoique les nouvelles de Dad m'aient un peu inquiétée. J'espère bien qu'il est déjà mieux de son hémorragie. Tout ce que je puis faire pour vous, pauvre Papa, c'est de prier, mais cela, je le fais de tout mon cœur et de toute mon âme, à chaque minute du jour, parce que j'offre chacune de mes actions comme une supplique silencieuse pour la santé de mon père et le bonheur de ma mère. Mamar et moi, nous ferons une neuvaine de communions, n'est-ce pas, Mam ? Nous pourrions commencer dimanche prochain et

communier neuf dimanches consécutifs. Je pense qu'en unissant ainsi nos prières à la même intention, nous ne pouvons manquer d'être exaucées par Notre doux Seigneur ».

« J'ai promis de vous parler de mes occupations, en voici un aperçu. Le matin, j'ai trente petites filles âgées de sept à onze ans. Je leur enseigne, — ou du moins j'essaie de leur enseigner, — l'épellation et la lecture anglaises. Dans l'après-midi, je fais une heure de classe, à sept élèves de langue anglaise, dont cinq apprennent la grammaire française, et les deux autres, la lecture et l'épellation seulement. Vous seriez amusés d'entendre quelques-unes des choses qu'elles me disent. Je demandais à l'une de traduire « colère » ; elle répondit : « choléra ». Une autre m'a dit que « daughter-in-law » se rend en français par « brute » ; elle voulait dire « bru »... De deux à trois heures et demie, je suis chargée de la troisième classe anglaise ; j'ai à peu près seize élèves et je trouve cela agréable, parce qu'elles sont toutes grandes. Il y en a trois, entre elles, que j'ai bien connues étant moi-même pensionnaire, avec qui, même, j'ai plus d'une fois joué pendant les récréations. Je m'attendais, à cause de cela, à quelques difficultés, mais l'habit religieux me change tellement qu'elles sont respectueuses au point

de me faire croire que j'ai *dix fois huit* au lieu de *dix-huit* ans ».

Le Révérend Père P... avait dit, en parlant de la ferveur de sa « chère petite novice des Trois-Rivières : « Je suis certain qu'elle se maintiendra, dans une atmosphère aussi favorable que celle du vieux monastère trifluvien, aux traditions séculaires si belles et si édifiantes. L'angélique petite âme ne peut aspirer même qu'à monter toujours en perfection et en sainteté, dans un pareil milieu, qui est si bien le sien ». En effet, Sr Marie-Placide travailla de toutes ses forces à répondre à la grâce de sa vocation. Attentive et diligente à se bien acquitter de ses fonctions, toujours empressée à rendre service à ses sœurs, et à prendre part aux travaux communs, elle tenait surtout à n'être jamais absente du chœur pour les exercices de piété. Une de ses maîtresses lui avait dit, au moment où elle allait entrer au noviciat : « L'exactitude aux observances, pour une religieuse, c'est la ceinture qui retient son vêtement spirituel ». Or la fervente novice ne voulait pas se passer de cette ceinture, et jamais elle ne demandait d'être dispensée des observances, même lorsqu'elle était tr ; fatiguée. « Pendant ses derniers mois au noviciat, dit sa Mère Maîtresse, lorsqu'elle revenait de sa classe, l'après-midi, toute rouge

de fièvre, je lui disais : « Récitez vos vêpres seule, et reposez-vous jusqu'au souper. — Oh ! non, ma Mère, répondait-elle, laissez-moi, je vous prie, aller au chœur avec les autres ».

Elle réussissait parfaitement auprès des élèves, et se montrait fière de son titre d'éducatrice. Les anciennes religieuses voyaient avec attendrissement la jeune novice, déjà si digne à dix-huit ans, au milieu d'une bande de petites filles qu'elle maniait à son gré. « Qu'elle tient bien les élèves » ! disaient les bonnes Mères.

Laissons-la parler elle-même, là-dessus, à sa chère tante, qui lui avait demandé des détails sur sa vie d'Ursuline. « Si je suivais votre exemple, répond aimablement Sr Marie-Placide, je ne ferais pas même mention de moi ; parce que, d'aussi loin que je puis me rappeler, nous n'avons jamais su, par vous, si vous étiez portière ou supérieure. Ne savez-vous pas que tout ce qui concerne la tante intéresse la petite nièce, autant que les actes de la nièce intéressent la tante » ?

« J'aime beaucoup l'enseignement, trop peut-être, parce que, parfois, mes classes et mes élèves réussissent à remplir mon esprit au moment où Dieu devrait être mon unique pensée. Je lui en demande humblement pardon, et pro-

mets chaque fois de faire mieux, mais chaque fois, la pauvre nature humaine prend le dessus, et je me retrouve enseignant la grammaire et organisant des « spelling matches » pendant la méditation. Demain, cependant, je vais en retraite, et pendant huit jours je n'aurai rien pour m'occuper l'esprit que Dieu et mon âme. Dans cette solitude bénie j'espère retrouver le cher Jésus que mon trop grand intérêt pour les choses de la terre m'a fait perdre... Vous avez raison, chère tante, l'humilité est la pierre angulaire sur laquelle il faut jeter le fondement de la vertu. Je la demande à Dieu chaque jour, et j'espère que vous m'aiderez par vos prières à l'obtenir, parce que je sens un défaut d'humilité dans chacune de mes actions journalières.

Ecoutons un écho de cette retraite, qu'elle vient d'annoncer à sa tante et qu'elle termina le 15 janvier 1911.

« O mon Jésus, qui m'avez choisie entre tant d'autres meilleures et plus dignes que moi, pour devenir votre épouse, ô mon divin Fiancé, qui avez daigné m'honorer, moi, vil néant, de votre plus tendre amour, ô mon adorable Amour, faites que, le jour où je m'unirai à vous pour toujours, l'humble fille que vous, Roi du ciel et de la terre, avez choisie pour être votre épou-

se, ne déshonore pas le Souverain Seigneur, qui a daigné s'abaisser jusqu'à elle. Pour me rendre moins indigne d'un si grand honneur, je vous supplie de m'aider à accomplir l'ardent désir que j'ai de devenir sainte ; je veux monter, ô Jésus, monter toujours de plus en plus haut : et je ne serai satisfaite que quand je serai rendue jusqu'à votre Cœur adorable. Est-ce audace ? O non, mon Jésus, n'avez-vous pas vous-même dit : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait » ? Appuyée sur ces paroles, qui me donnent un nouveau courage, je vous supplie de m'aider à accomplir le dessein que j'ai entrepris pour votre plus grande gloire ».

« Amour pour amour ; vie pour vie ; et, s'il le faut, sang pour sang ».

Elle répond à son amie, Mlle Bertha Cartier, qui lui a demandé aussi quelles sont ses occupations, en lui donnant l'ordre de ses journées. Puis elle ajoute. « Trois de mes élèves me connaissaient très bien quand j'étais pensionnaire, et quelques-unes sont aussi âgées que moi, mais je t'assure que « *Mère Marie-Placide* » est un personnage bien différent de « Louise Couillard ». La tâche qui me pèse le plus sur les épaules est une instruction que je dois faire aux petites quart-pensionnaires, le samedi après-midi. Imagine-toi me voir assise au pupître, du

haut de ma dignité, et faisant un sermon »...

Comme son amie lui a annoncé sa prochaine entrée en religion, elle lui écrit ces lignes, qui font bien connaître ses sentiments à l'égard de sa propre vocation : « Je n'essayerai pas de te dire combien la nouvelle de ta décision m'a rendue heureuse. Il me semble voir ma chère Bertha modestement assise à terre, coiffée du petit bonnet de soie noire, la figure encadrée de la dentelle blanche. Je suis grandement désappointée de ne t'avoir pas ici, avec moi, mais mon affection pour toi est trop solidement fondée sur l'amour de Dieu, pour que je te souhaite quelque chose qui ne soit conforme à sa sainte volonté. Il n'est pas surprenant que ta santé ne puisse supporter notre climat, puisque la mienne n'y résiste pas trop bien. J'ai hâte que tu sois à Stanstead ; alors nous pourrons échanger nos opinions au sujet de la vie dans « l'autre partie de la maison ». Bien que tu aies passé plusieurs années au pensionnat, je suis sûre que tu ne t'es pas formé l'idée du véritable intérieur de tes maîtresses. On peut le peindre en un seul mot : « Sacrifice » ; mais chère Bertha, il n'en est que plus heureux, pour être dur à notre pauvre nature humaine ».

Plus loin, elle lui dit : « Tu es entre bonnes mains avec le Père P... Tout ce que je désire est

qu'il ne te laisse pas retarder d'une minute après avril pour entrer. Si tu devais attendre plus longtemps, je suis sûre que tu regretterais toujours ce délai comme du temps perdu. Je ne suis pas, cependant, le meilleur juge pour ton cas particulier. Je souhaite sincèrement que le rhume dont tu souffrais lorsque tu m'as écrit, disparaisse tout à fait. Ne sois pas surprise si le démon multiplie ses efforts pour t'empêcher de te donner au bon Jésus ».

« J'ai eu le plaisir de voir ton père, quand il est venu ici, et j'ai pensé depuis lors que Bertha aurait bien de la peine à quitter un si bon papa ; mais rappelle-toi, ma chère, que plus le sacrifice sera grand, mieux tu prouveras ton amour à Notre cher Seigneur, qui a tant fait pour nous »..

Dans les premiers jours de 1911, elle apprend que Sr M. de l'Immaculée Conception quitte Chicago pour New-York, et elle écrit à la chère tante combien elle souhaite la revoir : « Je n'ai pas renoncé à l'espoir qu'à l'époque de ma profession, au moins, vous serez assez rapprochée pour venir ». En effet, la tante devait assister à la profession de la pauvre enfant, mais non pas comme celle-ci l'avait désiré.

Notre Seigneur commence dès lors à faire sentir le poids de sa croix à sa jeune fiancée. Son père est de plus en plus malade, et les épar-

Chœur de religieuses, Ursulines des Trois-Rivières.

gnes de la famille s'épuisent si rapidement que Mme Couillard est obligée de s'engager dans un magasin pour subvenir aux dépenses de sa maison. Sr Marie-Placide fait part à sa bonne tante de ses filiales inquiétudes : « La pensée de ce que Papa et Maman ont à souffrir, dit-elle, me fait bien souvent mal au cœur ; mais je les ai laissés au soin de mon cher Jésus ; et je ne dois pas être assez ingrate pour croire que je pourrais faire pour eux plus qu'il ne fait lui-même ».

Un soir du mois de mars, elle dit à son « ange » du noviciat : « Voilà que je tousse bien mal : il faut que je demande à voir le médecin. — Ce rhume va se passer, répond Sr St-Philippe. — Oh ! j'ai trop entendu tousser mon père pour ne pas connaître la toux des consomptifs. Ce serait une imprudence de cacher mon mal ». Elle vit, en effet, le médecin qui déclara ne constater rien de grave dans son état. Le dimanche suivant, lorsque, après avoir chanté les vêpres avec la communauté, elle remonta au noviciat, elle était sans voix. On envoya aussitôt la novice à l'infirmerie. Elle ne se doutait guère, la pauvre enfant, qu'elle avait paru au chœur pour la dernière fois avec ses compagnes, ce jour-là. C'était le dimanche de la Passion, et le divin Crucifié allait inviter cette

chère âme à entreprendre avec lui la montée du Calvaire.

Quelques jours plus tôt, Melle Cartier était passée aux Trois-Rivières, en route pour le noviciat des Ursulines de Stanstead. Sr Marie-Placide, en faisant ses adieux à son amie, lui avait remis une image avec ce petit billet « Je te souhaite de devenir une « grande sainte » et te donne rendez-vous tous les matins dans le Cœur de Jésus, et *bientôt* au ciel ». Comme ce « bientôt » souligné devait se réaliser promptement !

La petite malade fut soumise à un traitement sérieux et condamnée au repos complet pour quinze jours. « Comme elle s'inquiétait de ses élèves, « Vous reprendrez votre classe après Pâques », lui avait-on dit. Le 12 avril, elle écrit à ses parents : « Combien je suis heureuse d'apprendre que tout va si bien ! Papa est mieux de jour en jour, et le courage de Maman ne faiblit pas, en dépit de ses épreuves et de ses tribulations. Je serai contente quand j'apprendrai que vous avez trouvé « la petite maison sur la grosse montagne », parce que vous y serez mieux tous deux : ce serait, pour l'été, plus frais que votre maison de brique. Ma chère Maman est, en vérité, une vaillante petite personne de n'avoir pas perdu une minute d'ou-

vrage depuis qu'elle a commencé. Mais, Maman, approuvez-vous l'idée de Dad, de se mettre au travail immédiatement ? Ne ferait-il pas mieux d'attendre qu'il soit entièrement guéri ? Allons, Daddie, soyez raisonnable : à quoi bon travailler, si vous devez arrêter de nouveau dans deux mois, plus malade que jamais » ?

« Vous allez, sans doute, vous demander pour quelle raison je vous écris cette lettre au crayon. C'est que je commence à peine à me remettre d'une assez mauvaise attaque de « grippe ». J'ai dû garder le lit depuis le 27 mars. Le 1er avril, j'ai eu une petite hémorragie des poumons, suivie d'un crachement de sang qui a duré environ une semaine : mais tout cela est passé. Il n'y a plus maintenant qu'à me débarrasser d'un peu de fièvre que la maladie m'a laissée. Ce n'est rien de sérieux, et le médecin dit qu'il n'y a aucun danger, de sorte que je suis en voie de prompte convalescence. Je reçois les meilleurs soins possibles, et l'infirmière, Mère Ste-Marie, est la bonté même. Ainsi vous n'avez pas besoin de vous inquiéter de moi ; je suis entre bonnes mains. Bien entendu, si je devais traîner ainsi pendant longtemps, cela pourrait signifier que vous deviez m'envoyer le prix d'un billet de chemin de fer pour Augusta ; mais le docteur m'assure que je serai très bien sous

peu, de sorte que vous ne vous inquiéterez pas de moi, n'est-ce pas, Mam et Dad ? En tout cas, je suis complètement résignée à la douce volonté de Dieu : ainsi, quoi qu'il arrive, je serai parfaitement heureuse, parce que je veux seulement ce que veut mon cher Jésus ».

Une déception attend la petite malade après le congé de Pâques : la Mère Supérieure ne la trouve pas assez bien pour reprendre ses fonctions auprès des élèves et lui prescrit le repos jusqu'à la première semaine de mai. Le 30 avril, la Mère Maîtresse fait tirer les billets de l'apostolat de la prière : elle apporte les deux premiers mystères glorieux à ses novices malades à l'infirmerie. Sr Ste-Julie tire la Résurrection, et Sr Marie-Placide, l'Ascension. « C'est bien cela, dit la dernière ; ma compagne va ressusciter, et moi, je vais monter au ciel ».

On l'avertit que son repos va se prolonger d'une semaine encore, puis jusqu'au 1er juin. Alors la pauvre enfant se décourage. « Pourquoi ne pas me dire la vérité tout de suite » ? soupire-t-elle. Et pourtant elle a dans son cœur un désir très intense de guérir, pour travailler au salut des âmes et glorifier le bon Dieu.

Ses élèves, de leur côté, regrettent vivement son absence : elles lui adressent, à l'infirmerie,

de petites lettres qui la pressent de revenir. L'une d'elles, à qui l'on reproche sa légèreté et son inattention en classe, répond : « Qu'on nous renvoie Mère Marie-Placide, et je serai bonne ».

Dans son extrême nécessité, la pieuse novice a recours à la Consolatrice des affligés. Pendant tout le mois de mai, elle se traîne chaque soir, malgré sa grande faiblesse, à la chapelle de l'infirmerie, pour assister aux exercices du mois de Marie Le 31 mai, elle pouvait se rendre le témoignage de n'y avoir pas manqué une seule fois. Elle tenait aussi beaucoup à recevoir, chaque jour, le Pain des forts. Comme l'infirmière lui avait prescrit de prendre des œufs et du lait, la nuit, lorsqu'elle s'éveillait, elle entra en négociation avec les âmes du purgatoire. « Lorsque vous m'éveillerez avant minuit, leur dit-elle, j'offrirai, le lendemain matin, ma communion pour votre soulagement, sinon, vous vous en passerez ».

Le Révérend Père P..., averti de l'état d'affaissement où se trouvait, tant au moral qu'au physique, Sr Marie-Placide, lui avait adressé un mot de consolation. « Si notre bon Maître veut bien rendre la santé et la joie du cœur à notre chère petite malade, puis la garder dans sa belle vocation, je m'engage à lui dire une

messe d'actions de grâces aussitôt qu'on m'en donnera avis ». Cette messe, hélas ! ne devait pas se dire. Le bon Père fit, quelques jours plus tard, le voyage des Trois-Rivières, pour encourager la pauvre novice, et raviva la confiance et l'amour du Cœur de Jésus, non seulement dans le cœur de sa fille spirituelle, mais dans la communauté entière qui eut le bonheur de l'entendre dans une conférence « rappelant celles du bon Père Pichon ».

On avait espéré que la jeune malade retrouverait ses forces avec les beaux jours du printemps : ce fut le contraire qui arriva. Elle affaiblissait graduellement. Bientôt elle en vint à ne pouvoir plus tenir dans ses mains débiles le vase qu'elle voulait porter à ses lèvres. Comme il lui arrivait d'échapper sur le plancher ce qu'elle voulait saisir, et de répandre ainsi remèdes et breuvages, elle s'en montrait extrêmement chagrine. En vain les sœurs qui se trouvaient avec elle essayaient-elles de diminuer sa confusion en riant de la mésaventure, elle ne pouvait se consoler, disait-elle, de donner tant d'ouvrage à sa vénérable infirmière.

A la fin d'une belle journée, qu'on lui avait permis de passer en grande partie sur la galerie extérieure attenante au noviciat, constatant

qu'elle avait en vain demandé aux chauds rayons du soleil de mai la vigueur dont elle avait besoin, elle se fit apporter la boîte qui contenait ses chères images, et les distribua toutes à ses compagnes aimées. Celles-ci, très émues, l'engageaient à ne pas se dépouiller ainsi : « Ce petit dégagement, répondit-elle, n'est que le prélude du dépouillement universel que le bon Dieu va bientôt exiger de moi ».

Son cahier de notes spirituelles contient les lignes suivantes à la date du 3 mai 1911 : « Prier, agir, souffrir, et toujours sourire. — Prier en aimant ; aimer en priant ; prier et aimer en agissant ».

Vers le milieu de juin, le médecin se décida enfin à lui déclarer qu'elle était atteinte de la tuberculose. « Il n'y a qu'une chance de guérison pour vous, dit-il : c'est de quitter au plus tôt Les Trois-Rivières, dont le climat vous est fatal, et de vous soumettre, à Augusta, au traitement spécial qu'exige votre maladie ». Ce coup, pour avoir été prévu, n'en fut pas moins très douloureux. La courageuse novice voulut, avec ses Mères et ses Sœurs, tenter un suprême effort du côté du ciel pour recouvrer la santé. Une fervente neuvaine fut commencée en l'honneur de Sr Thérèse de l'Enfant-Jésus, pour obtenir la guérison de Sr Marie-Placide.

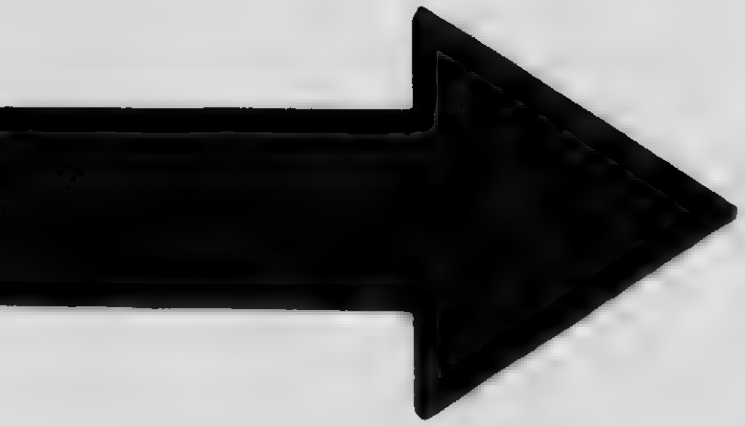
Dans l'intime de son cœur, cependant, celle-ci faisait au bon Dieu cette demande : « Si vous voulez que je meure, que la maladie fasse vite, vite, son œuvre, avant deux mois, pour que je puisse rendre *ici* le dernier soupir, après avoir prononcé mes vœux ».

L'effet des prières ne fut pas celui qu'on attendait ; le vendredi, fête du Sacré-Cœur, dernier jour de la neuvaine, le départ de la novice fut décidé. « Que le bon Jésus fasse le calice le moins amer possible à la chère petite malade, avait écrit son père spirituel. Heureusement que le ciel reste encore »... C'était, sans doute, pour répondre au vœu du Révérend Père, que Jésus enfonçait le glaive dans le cœur de sa fiancée le jour même où l'Eglise présente à nos adorations le Cœur divin transpercé par la lance. Quelle blessure est comparable à la blessure du Sacré-Cœur ? A cette source bénie de toute consolation, Sr Marie-Placide puisa la force de faire généreusement son sacrifice.

Elle sut édifier encore pendant les derniers instants qu'elle devait passer dans son cloître aimé de Ste-Ursule. « Peut-être, disait-elle, le bon Dieu veut-il que je m'en aille, pour partager avec mon père, plus malade que moi, les grâces inappréciables que j'ai reçues ici ». Et encore : « Bien que le bonheur de faire profes-

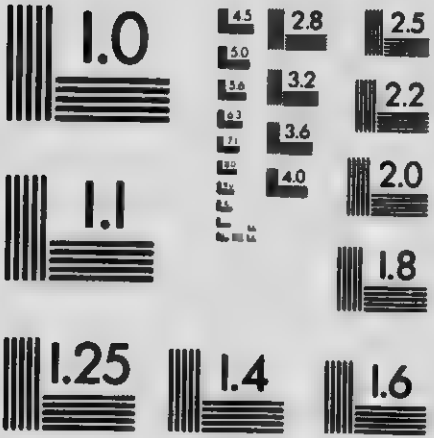
sion me soit refusé, je ne pourrai jamais assez remercier le bon Dieu de tout ce que j'ai appris pendant mon séjour au noviciat... Si c'était à recommencer, sachant qu'il me faudrait partir au bout d'un an, je ne trouverais pas que ce serait acheter trop cher la grâce de treize mois de vie religieuse»... Le voile de nuit que doivent porter les religieuses l'avait beaucoup fatiguée, dès le début de sa maladie ; cependant elle n'avait pas voulu demander la permission de l'enlever. En le considérant, le dernier soir, elle dit : « J'ai fait tout ce que j'ai pu ». La récitation de l'Office divin lui était aussi devenue pénible, mais elle avait refusé d'en solliciter la dispense. Il fallut un ordre de sa Mère Maîtresse pour lui faire abandonner cette obligation si chère à son cœur. « J'ai été jusqu'au bout », dit-elle en fermant son livre.

Le 26 juin, Sr Marie-Placide échangeait son habit religieux contre les livrées du siècle, qu'elle avait quittées avec tant de joies, dix mois plus tôt ; et de nouveau les portes du cloître s'ouvrirent devant elle... Sa bonne amie du pensionnat, Melle Swanson, l'accompagna jusqu'à la gare, avec une de ses élèves, Melle Reine Des Cormiers. Cette dernière, en route pour la Californie, devait faire une partie du trajet avec la pauvre malade.



MICROCOPY RESOLUTION TEST CHART

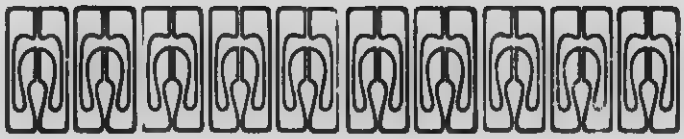
(ANSI and ISO TEST CHART No. 2)



APPLIED IMAGE Inc

1653 East Main Street
Rochester, New York 14609 USA
(716) 482 - 0300 - Phone
(716) 288 - 5989 - Fax

En passant à Montréal, elle revoit pour la dernière fois le dévoué Père P... « Elle m'a paru bien fatiguée et passablement triste, écrit le Père, une semaine plus tard ». « Je ne pensais pas qu'il m'en aurait tant coûté de quitter Trois-Rivières, me disait-elle, le cœur encore bien gros ». — Vu la grande chaleur elle a finalement décidé de prendre le train de nuit, lundi dernier. Si je ne me trompe, elle est partie seule. Les bons anges auront, sans doute, veillé sur elle. Au ciel, au moins, j'espère, nous la reverrons ».



L'ASCENSION

A PEINE la jeune malade passa-t-elle quelques jours à Augusta. Sa mère l'envoya presque aussitôt, avec son père, respirer l'air plus pur de la campagne. Mais comme la santé de ses deux chers malades ne s'améliorait guère, Mme Couillard, bien désireuse de leur faire donner tous les soins que réclamait leur état, les envoya tous deux, quelques semaines plus tard, dans un sanatorium situé sur une hauteur, près de Fairfield, Me. Bientôt cependant, le pauvre père fut averti qu'il n'y avait plus aucun espoir de guérison pour lui, et, comme on ne désespérait pas entièrement de ramener la jeune fille à la santé, il partit pour Augusta, laissant sa Louise seule avec des étrangers, dans un établissement protestant.

« Tout est disposé on ne peut mieux ici, pour la guérison des malades, écrit l'ex-novice à ses Mères Ursulines. Mais comment revenir à la vie, privée que je suis du Pain de vie ? Avoir

joui du bienfait de la communion quotidienne pendant un an ; puis être tout à coup dans l'impossibilité de recevoir cette céleste nourriture m'est une peine si cruelle qu'elle empêche tout le bon effet que pourraient avoir sur moi les remèdes des médecins ». Pendant trois mois environ, elle devait souffrir de cette privation à peu près totale de secours spirituels. Elle donne quelques détails sur le régime qu'on lui fait suivre : bains d'air pur et de soleil... et de lune aussi, pourrait-on ajouter, car elle est en plein air nuit et jour, quelque temps qu'il fasse. Pour la préserver du froid, on l'enveloppe de fourrures, et on l'envoie, avec une garde-malade, passer des journées entières à la lisière d'un bois. « L'autre jour, raconte-t-elle plaisamment, je m'étais éloignée quelque peu de ma garde-malade, qui lisait, assise sur un rocher. Tout à coup, elle lève les yeux et pousse un cri d'effroi : elle m'avait prise pour un ours » !

A la fin d'octobre, l'établissement se ferma et la malade retourna chez ses parents. Alors la bonne tante Tena pria sa sœur d'envoyer Louise à l'hôpital Miséricordia, à New-York, où elle-même pourrait lui prodiguer les soins les plus affectueux. « Comme je ne pouvais pas me rétablir chez nous, écrit, en décembre,

la petite malade, à son amie de Stanstead, j'étais bien contente de venir ici, bien que, comme tu peux l'imaginer, il m'ait été bien dur de quitter mes chers parents encore une fois. Ma santé s'est un peu améliorée, et je ne suis pas obligée de rester couchée maintenant, mais il faudra des années avant que je sois bonne à quelque chose.

Mon père est forcé de garder le lit continuellement, et je crains bien qu'il ne puisse plus jamais se relever ; prie pour moi, afin que j'aie toujours la force de dire mon « fiat » courageusement, et même avec joie ».

« Dans quelque temps, j'irai à la maison de campagne des Sœurs, à Hartsdale, située à vingt milles d'ici environ. Je devais y aller immédiatement, mais ma tante a pensé que je m'ennuierais, à Noël, si j'étais seule avec des étrangers c'est pourquoi elle me garde auprès d'elle pour quelques semaines.

« Mon souhait du nouvel an pour toi est que tu aies un désir toujours croissant de devenir l'épouse aimée de notre doux Sauveur ».

Dans la même lettre, elle confie à la novice ursuline combien elle regrette son cher noviciat trifluvien : « Oui, ce fut vraiment un coup bien cruel de voir mes plus chères espérances, mon sublime idéal renversés pêle-mêle autour de

moi, comme autant de châteaux en Espagne. Mais, chère Bertha, heureuse comme tu l'es, ne me plains pas, parce que, moi aussi, je suis heureuse. Tu vas peut-être trouver cela étrange, toi qui sais combien j'aimais le cloître : mais comme le bonheur, en ce monde, consiste à accomplir la volonté de Dieu en toutes choses, je suis heureuse par la pensée que je fais non ce que j'aimerais à faire, mais ce qu'Il veut, Lui, que je fasse ».

A ses Mères Ursulines, elle parle aussi de son bonheur d'être encore avec des religieuses. « Vous qui avez si affectueusement partagé ma peine, écrit Louise à l'une d'elles, vous comprendrez mon bonheur en apprenant que ma chambre est voisine de la chapelle. Etre privée du bon Dieu pendant si longtemps, puis tout à coup l'avoir si complètement, pouvez-vous imaginer ce que cela me fait ressentir ? Cependant, hélas ! le bonheur en ce monde ne vient jamais sans être accompagné d'amertume : je n'ai pas besoin de vous dire combien il m'en a coûté de me séparer de nouveau de mon père et de ma mère ; mais comme c'était le seul moyen de me guérir, tous deux désiraient me voir ici ».

« Je suis l'objet des meilleurs soins. En vérité, chacun, ici, religieuse, garde-malade ou

médecin, me traite avec tant de bonté et de considération que je cours le danger d'oublier qui je suis, c'est-à-dire la « pauvre Louise », seulement, et non une grande dame à qui tout le monde s'efforce de plaire. Le médecin a dit que je devais être toujours satisfaite, de sorte qu'il ne me manque rien en fait de soulagements et de bien-être. Mais ce que j'apprécie plus que tout, c'est la tendre charité des personnes qui m'entourent. Combien je voudrais vous faire connaître ma tante ! Je suis sûre que vous sympathiseriez beaucoup toutes deux, parce que, comme vous, elle n'a pas de plus grand plaisir en ce monde que celui de rendre les autres heureux »...

Quelques jours plus tard, elle écrit à la même : « Depuis le 9 décembre, j'ai éprouvé une assez mauvaise réaction ; ce qui veut dire que mon lit et moi ne nous sommes point séparés. Oh ! la maladie trompeuse ! Aujourd'hui, je me sens si bien qu'il semble que je doive être presque guérie, demain je me sens malade à en mourir. Heureusement que je n'attache mes espérances ni à la vie ni à la mort, parce que je serais désappointée autant de fois qu'il y a de jours. Comme matière de « pure curiosité » cependant, je ne serais pas fâchée de savoir « ce que je dois attendre ».

« Je vous souhaite un joyeux Noël. Puisse le cher Enfant Jésus remplir votre « bas » de bonheur et de toutes les « dragées » spirituelles qu'il a entre les mains ».

Une religieuse de la Miséricorde, ancienne élève des Ursulines de Stanstead, se trouvait à New-York, lorsque Louise arriva à l'hôpital Miséricordia. La Providence permit que la petite malade fût placée dans une chambre faisant partie du département dont Sr Saint-Emmanuel était chargée. Grande fut la joie de part et d'autre. La charitable hospitalière va nous apprendre elle-même comment Louise passa ses premiers mois, à New-York : « Elle n'avait au cœur qu'un désir, celui de refaire ses forces, et pour cela elle avait accepté le sacrifice de se séparer de son père mourant ; d'abord afin de respecter les volontés de ce père chéri, et aussi parce qu'elle avait l'espoir de pouvoir bientôt se donner de nouveau à son céleste Epoux, en retournant au noviciat ».

« Durant les longues journées, qu'elle passait souvent solitaire, à cause de nos multiples occupations, elle s'adonnait à la lecture d'œuvres littéraires ; mais elle avait comstamment sur sa petite table l'Imitation de Jésus-Christ. Elle devait la consulter souvent, car on devinait en elle une piété vraiment solide ; cependant,

elle n'en fit jamais parade. Elle se plaisait à faire du bien autour d'elle. Sa jeune garde-malade montrait de l'attrait pour la vie religieuse : Melle Couillard l'encouragea fortement, aussi je n'hésite pas à croire qu'elle contribua pour beaucoup à la décision de la jeune fille, qui entrait à notre noviciat en mars dernier ».

« Que d'agréables heures j'ai passées auprès d'elle ! Elle aimait tant à m'entretenir des jours de son noviciat ! Sa manière d'agir et surtout son amour de la régularité révélaient son désir ardent de tendre sans cesse à une haute perfection ».

Au mois de février, elle avait la douleur d'apprendre la mort de son père. « Admirable fut sa générosité, en cette pénible circonstance, dit Sr Saint-Emmanuel ; et sa conformité à la volonté de Dieu montra bien que son grand et noble cœur était façonné aux rigueurs de l'épreuve ».

Nombreux lui vinrent les témoignages de sympathie de ses Mères et amies. « J'ai été profondément touchée, écrit-elle à sa chère Bertha, des preuves d'affection et de sympathie que j'ai reçues dans mon deuil récent. Je ne puis te remercier assez du bouquet spirituel offert pour mon père bien-aimé. Lui qui est près du trône de Dieu implorera certainement

sa bénédiction sur ceux qui l'ont aidé à arriver là. Veuille remercier pour moi Sr M. du Bon-Conseil : son pieux souvenir m'a fait du bien ». Et aux Trois-Rivières : « Dieu, qui nous aime, en dépit de l'étrange façon dont il le témoigne parfois, m'a si bien aidé à supporter cette grande épreuve que, à part une douleur au cœur devant me suivre jusqu'à la mort, ma santé n'en a pas souffert d'autres effets fâcheux. Pendant quelques jours, après cette perte, il semblait que je ne pouvais supporter de vivre plus longtemps, quand tout ce que je chérissais, ma santé, ma vocation, mon bien-aimé père, m'avait été enlevé ; mais maintenant je puis remercier Dieu d'avoir emmené mon cher papa loin de ce monde où l'on souffre, et je suis résignée à vivre, quelque longue et pénible que puisse encore être ma vie ».

Peu après cette perte douloureuse, elle dut se séparer de sa tante, devenue pour elle une seconde mère, afin d'aller respirer l'air de la campagne. Voyons ce qu'elle pense de son nouveau séjour : « Hartsdale, où je suis présentement, est un beau petit village, mais le climat y est un peu humide et très chaud. Je serai peinée de le quitter cependant : il est si tranquille, si paisible, et Notre Seigneur est sous le même toit que nous. Je mène la vie d'une

recluse, ne voyant que ma garde-malade, les religieuses et un père dominicain. J'en suis très heureuse, parce que je puis me donner l'illusion d'avoir rompu pour toujours avec le monde, et de ne jamais y retourner. Si cela pouvait être vrai ! Je crois que je hais le monde maintenant plus que jamais ; le peu que j'en ai goûté, cet hiver, m'en a rendue malade pour toujours ».

Après Noël, la petite malade parut avoir un regain de vie ; elle en profita pour se distraire un peu et faire des projets de *voyage*. « Je pensais vraiment, dit-elle, que je pourrais aller à Ottawa, l'automne prochain, et, en route, faire une petite visite aux Trois-Rivières ; mais il est peu probable maintenant que cela me soit possible. Ma tante vous a-t-elle dit que j'avais aussi projeté de me rendre à un Sanatorium dans les montagnes, afin de ne pas souffrir trop de la chaleur ? Mais je suis si mal maintenant, que l'on ne voudrait me recevoir nulle part, j'en suis certaine. Tout ce qui m'est permis, c'est de rester tranquillement à New-York et d'attendre le « plus beau jour de ma vie ». Si je pouvais seulement emmener avec moi tous ceux qui me sont chers » ;

La pauvre enfant se reprocha vivement ensuite d'avoir goûté encore les joies du monde,

pendant le léger répit que lui avait laissé son mal. Elle s'en ouvrit à son amie, devenue Sr Marie de l'Annonciation : « J'ai été mieux tout l'hiver, assez bien même pour aller au théâtre, à l'occasion, et prouver ainsi que l'amour du plaisir n'était pas aussi complètement arraché de mon cœur que je l'avais pensé. Mais Notre Seigneur est bientôt venu *à la rescousse*, en me renvoyant à mon lit ; et me voici attendant je ne sais quoi. O Bertha, Bertha, comprends-tu combien grand est ton bonheur ? Rien sur la terre ne peut lui être comparé. Qu'y a-t-il de plus noble, de plus sublime que la vie d'une véritable Ursuline ! Je sens maintenant, et de plus en plus chaque jour, le prix de ce que j'ai perdu, mais en même temps je reconnais que je n'étais pas digne d'être l'épouse du Christ. Je dois me contenter d'être sa pauvre petite esclave. Toi qu'il appelle à ce grand honneur, n'oublie pas de lui demander son secours pour ton amie ».

Dans cette maison hospitalière de Sainte-Marie-des-Anges, que lui avaient ouverte si charitablement les SS. de la Miséricorde, Louise devait faire des progrès marquants dans la voie des parfaits. Dieu voulut alors purifier la chère victime par des souffrances morales, qu'elle confiera plus tard à Sr Saint-Emmauuel, avec

défense d'en parler à sa tante, « car, dira-t-elle, je tiens à les endurer pour ma sanctification ». Et, par une permission divine, l'œil perspicace de Sr Marie de l'Immaculée Conception ne découvrit qu'après le retour de Louise à New-York, ce qui avait été pour elle à Hartsdale, un sujet de peine : c'était l'ennui, de sa mère et de sa tante, sans doute, mais aussi de Notre Seigneur dans la sainte communion. Elle désirait vivement communier tous les jours, mais comme le chapelain de la maison trouvait suffisant de porter le Saint Sacrement aux malades trois fois la semaine, son désir n'était pas satisfait. Elle essayait, cependant, avec de grandes difficultés, de se traîner par un escalier jusqu'à la chapelle, chaque dimanche.

Au commencement de mai, on avertit la jeune malade de sa mort prochaine. Dès lors, elle mit de côté toute lecture profane, et la vie des saints devint son unique étude. Voyant déçues toutes ses espérances de se faire Ursuline active, elle voulut tenter un suprême effort pour mourir au sein de cet ordre si cher à son cœur. « Assurément, écrit-elle à sa confidente des Trois-Rivières, Dieu m'éprouve de toutes les manières possibles ; mais si toutes mes peines n'ont été qu'une préparation à la grande grâce que je lui demande présentement, je

n'en regretterai pas une seule, et même j'en désirerais bien davantage, afin de mériter un peu plus la faveur que j'implore avec tant d'ardeur. J'attends une lettre du Père P..., d'un jour à l'autre ; aussitôt qu'il m'aura assuré que je ne travaille pas contre la volonté du bon Dieu, avec la grâce divine, j'aurai assez de force pour surmonter tous les obstacles qui pourraient se dresser sur ma route vers le but auquel j'aspire».

Cette grande grâce qu'elle ne nomme pas encore, elle en avait parlé longuement à son directeur. Et comme le Révérend Père P..., alors surchargé d'ouvrage et souffrant lui-même, faisait attendre sa réponse, la pauvre malade, craignit que sa lettre ne se fût égarée. Malgré la fatigue qu'elle éprouvait en écrivant, elle allait recommencer cette lettre de douze pages, lorsqu'on lui suggéra d'attendre avec plus de patience l'expression de la volonté de Dieu. « Je suis préparée, dit-elle à sa tante, à recevoir sa réponse comme la réponse de Dieu, et j'agirai en conséquence. Je ne reculerai devant aucun sacrifice pour satisfaire ce désir de mon cœur ; mais peut-être le bon Dieu me juge-t-il indigne d'une si grande faveur. Je ne puis me plaindre, parce que je sais combien peu je la mérite. Cela me paraît si grand, si sublime, que je puis à peine croire que ce peut

être une réalité. Ce serait certainement un avant-goût du vrai bonheur du ciel ».

Voici maintenant ce qu'elle écrit à cette époque dans un cahier de notes spirituelles, religieusement gardé par Sr M. de l'Immaculée Conception : « O Jésus, que je souffre en regardant mon passé, et en pensant que je n'aurai rien de plus à vous offrir, quand vous m'appellerez, que cette vie inutile ! N'est-elle pas plutôt criminelle, cette vie remplie d'ingratitude et de recherche de moi-même ? Je le vois maintenant, ô Jésus, même quand je m'imaginais ne chercher que votre gloire, c'était la mienne que je cherchais. Si j'ai aimé la vertu, ce n'était pas pour vous plaire, mais pour pouvoir me rendre le témoignage que j'étais vertueuse. O Amour infini, comment avez-vous pu endurer qu'un tel monstre d'orgueil pût paraître si longtemps aux yeux du monde votre fiancée ? O divin Roi, j'accepte toutes mes souffrances de votre main bénie, en réparation de tant d'ingratitude. Je les mérite toutes et encore plus, Seigneur. Ah ! si, du moins, pendant les mois qu'il me reste à vivre, je pouvais réparer un peu ma vie passée ! Envoyez-moi toutes les souffrances qu'il vous plaira, mais que je ne vous offense plus ».

Peut-être croira-t-on que la chère âme qui demandait ainsi « encore plus de souffrances » au Seigneur, ne se rendait pas bien compte de l'intensité que peut atteindre la douleur ici-bas. Mais on se convaincra facilement du contraire, si l'on songe à ce qu'avait déjà supporté cette jeune fille de vingt ans : séparation de ses parents, sortie de son cloître bien-aimé, longue maladie de son père, impuissance de venir en aide à sa mère chérie, qu'elle voyait s'épuiser dans un travail pénible et dans la gêne matérielle après avoir connu l'aisance, et enfin toutes les douleurs de cette terrible tuberculose, qui la minait depuis plus d'un an. « L'entendre tousser fait mal », disait un des médecins de l'hôpital ; et une infirmière : « Ses souffrances physiques étaient constantes. Des douleurs aiguës transperçaient à tous moments ses poumons. Cependant elle saluait toujours en souriant ceux qui entraient dans sa chambre et ne proféra jamais une seule plainte. » Sans doute, l'Esprit Saint, qui avait inspiré à la jeune malade son héroïque prière, lui donnait aussi la force de porter amoureusement les croix qu'elle avait sollicitées.

Voyons dans quelles intentions Louise veut souffrir avec Notre Seigneur : « O mon Jésus, je vous offre toutes mes souffrances, sans excep-

tion, pour les âmes du purgatoire ; mais j'ose vous demander qu'en retour ces saintes âmes prient pour les personnes qui me sont chères et pour lesquelles je vous offre mes prières de chaque jour. Je leur recommande en particulier : 1° Notre Saint Père le Pape et tous les prêtres, surtout ceux qui m'ont aidé à aimer Dieu davantage; 2° ma mère, ma tante, Martin (jeune orphelin protégé par sa famille) et tous mes parents et amis ; 3° toutes les personnes que j'aurais pu peiner ou mal édifier, en particulier, A.W. (sa garde-malade) ; 4° les Ursulines, les SS. de la Miséricorde et toutes les religieuses du monde ; 5° les pécheurs et ceux qui ne connaissent pas Jésus ».

Le 18 mai, elle écrit son « testament, ses dernières volontés ». « A Jésus, je donne et lègue toutes mes joies, mes peines et mes souffrances, mes difficultés et mes croix, mes vertus, mes péchés, mes sympathies et mes antipathies, le tout pour être brûlé dans l'amour de son Cœur. Je le prie de bénir ma chère et très douce mère, ma bonne tante, mes amis, mes Mères Ursulines, de leur donner à tous son amour, de faire de tous des saints. Ainsi payera-t-il au centuple toutes mes dettes ».

L. M. C.

10e anniversaire de ma 1ère Communion ».

Quelques jours plus tard, elle adresse une nouvelle lettre au Révérend Père P... « Je suis convaincue que la première ne s'est pas rendue à destination, dit-elle. Aucune autre raison ne pourrait m'expliquer son silence ». Et pourtant le bon Père avait bien reçu les lettres ; mais obligé, en ce temps-là, de prêcher plusieurs retraites successives, et ne soupçonnant pas la gravité de l'état de la jeune malade, il attendait un moment de loisir pour répondre plus longuement à ses deux lettres. Cette réponse si vivement désirée ne devait parvenir à Louise que le matin même qui précéda sa mort.

La dévouée tante, pour mettre un terme aux angoisses de sa nièce, s'adressa directement aux Ursulines des Trois-Rivières et leur exposa le désir de leur ex-novice. N'y aurait-il pas quelque moyen d'affiliation à l'Ordre, afin que la malade eût la consolation de mourir Ursuline? Quelques novicès de la Miséricorde, ayant dû, par suite de maladie, quitter leur noviciat, après l'expiration de l'année canonique, avaient eu la permission, de prononcer leurs vœux, sur leur lit de mort, dans leur propre famille et revêtues de l'habit des Sœurs. Rien de semblable ne pourrait-il être tenté en faveur de Louise ?

La réponse fut adressée à la chère enfant

elle-même. « Votre ardent désir d'être l'épouse de Notre Seigneur, lui fut-il dit, est certainement une grâce qui vient de Lui : et je ne puis croire que Lui, le Maître si aimant, inspirerait à son enfant pareil désir sans lui fournir en même temps les moyens de le réaliser. Le seul fait de souhaiter vivement d'être son épouse a suffi pour faire d'une Cécile, d'une Agnès et d'une foule d'autres, des vierges qui sont bien les plus glorieuses parmi celles « qui suivent l'Agneau partout où il va »...

« Au ciel, il n'y aura plus de robes noires, peu importe que vous y arriviez revêtue du costume de l'Ursuline ou d'un autre habit ; ce ne sera pas une raison pour empêcher que vous ne soyez placée au sein de la famille religieuse si chère à votre cœur ».

Pour la consoler, on lui allégua l'exemple de sainte Angèle, fondatrice des Ursulines, qui ne prononça pas d'autre vœu que celui de chasteté, qui ne voulut être toute sa vie, qu'une humble tertiaire de saint François et fut heureuse de mourir avec l'habit franciscain. Pourtant, qui fut jamais plus ursuline que sainte Angèle ? — On suggéra donc à la petite malade de tourner ses vues vers le tiers-ordre et de prononcer, avec la permission de son directeur, le vœu de virginité...

Quelques jours plus tard, le bon Dieu lui ménageait une grande consolation. Elle reçut la visite d'un prêtre zélé des Trois-Rivières, qui sut l'encourager en lui ouvrant des horizons nouveaux sur le dogme de la communion des saints, source d'espérance, de force et de joie surnaturelles pour les âmes. Il lui fut aussi donné, dans cette entrevue, de mieux comprendre la réponse qu'elle avait reçue du monastère trifluvien au sujet de ses vœux. Son visiteur lui conseilla de s'affilier à l'ordre de saint Dominique et de demander l'habit blanc des tertiaires dominicaines. Enfin il lui fournit un moyen facile de s'enrichir d'indulgences, en lui apprenant la courte formule qui permet aux malades de gagner celles du Chemin de la Croix. Le ministre de Dieu la laissa si pleine de courage et d'amour pour la souffrance, que la bonne tante fut tout heureuse elle-même de cette rencontre de sa nièce avec « ce saint prêtre, dont la seule approche, dit-elle, nous fait sentir la nécessité de vivre dans une union plus parfaite avec notre céleste Epoux ».

De son côté, le charitable visiteur fut très édifié des dispositions « admirables et enviables » de la petite malade, et l'éloge qu'il fit à Sr Marie de l'Immaculée Conception, fut bien propre à la consoler du chagrin qu'elle éprou-

vait à la pensée de sa mort prochaine.

Louise devait passer quelques jours encore à Ste-Marie-des-Anges. Elle écrit un mot de temps en temps à sa tante pour la rassurer.

« Me voilà entraînée par le livre que vous m'avez apporté l'autre jour ; cependant je crains que les austérités de Mère Thérèse (1) et sa « grande âme » ne m'effrayent plus qu'elles ne m'attirent. « Je me sens plus chez moi avec la petite Thérèse de l'Enfant-Jésus ».

Elle donne aussi le bulletin de sa santé. « J'ai été très vaillante, après-midi. Je me suis habillée et me suis fait peser. Combien pensez-vous que j'aie gagné ? Huit livres en sens inverse, c'est tout ! »

Une autre fois, elle parle de sa fièvre : « La moyenne des quatre derniers jours à été 101° mais aujourd'hui, tout ce que j'ai pu faire est 100°. Pas trop mal, n'est-ce pas » ?

La dernière lettre, croyons-nous, qu'elle écrivit de Hartsdale, est adressée à son amie, la jeune Sr M. de l'Annonciation : « Je suis charmée d'apprendre que tu es toujours heureuse dans ton « home » du couvent. Si tu savais combien amère et déplaisante est la vie dans le monde, pour quiconque a connu et aimé la vie religieuse, tu apprécierais davantage ton

(1) Xavérine de Maistre, en religion Mère Thérèse.

bonheur. Pour moi, dans bien peu de mois, j'irai rejoindre mon cher papa dans sa céleste demeure. Toute chose »...

Ici la lettre est interrompue. Deux semaines plus tard, la mourante y tracera encore quelques mots au croyon, d'une main tremblante, et enverra ce dernier souhait à sa fidèle amie : « Que Dieu te garde dans ton heureux séjour et fasse de toi une sainte ».

Le 23 juin, dernier dimanche qu'elle passa à la campagne, son lit étant placé sur un balcon, elle se rendit à sa chambre, située à quelques pas, pour s'habiller et descendre à la chapelle ; mais elle ne put aller plus loin, tant sa faiblesse était grande. Elle aurait pu entendre la messe du balcon, mais elle avait insisté pour descendre, disant que c'était le dimanche, et que, tant qu'elle le pouvait, elle devait faire des efforts.

Le lendemain, 24 juin, elle est atteinte de pleurésie, et comme le médecin dit que ses jours sont comptés, sa tante va la chercher et la ramène à New-York, en automobile. Le voyage se fait sans accident, grâce au bon lit qu'on lui a préparé au fond de la voiture. « Nous la revîmes toute joyeuse, écrit Sr St-Emmanuel ; cependant cette joie était calme et douce. Ses pensées n'étaient plus que pour le ciel. Elle

songeait à faire, avec la plus grande ferveur possible, le grand voyage de l'éternité. Elle reçut le sacrement de l'Extrême-Onction, le 27, dans les sentiments de la piété la plus vive. Quelques heures plus tard, lui ayant demandé si la réception de ce grand sacrement des mourants avait fait naître des craintes en elle, « Oh ! non, dit-elle ; et pourquoi ? Puisque, après avoir purifié ma conscience de toute faute, j'ai reçu un si grand nombre de grâces de pardon, j'ai confiance dans les mérites du sang précieux de Jésus, et je n'aurai pas imploré en vain sa miséricorde ».

« Louise est parfaitement heureuse, dit sa tante, le 25 juin, et elle espère que les soins que nous lui donnons ne retarderont pas son vol vers le ciel. Elle est devenue très intérieure pendant ces derniers mois, et tous ceux qui l'approchent sentent qu'elle est une élue de Dieu. Son temps se passe dans la prière ou la lecture spirituelle. Sa garde-malade est une jeune Autrichienne très pieuse. Elles sont devenues très utiles l'une à l'autre.

« Après qu'elle eut reçu le saint viatique, le 27 juin, dit ailleurs la même, elle ne permit pas à ses pensées de s'arrêter sur autre chose que des sujets spirituels ». Comme le temps pressait et qu'elle voulait à tout prix mourir épouse

du Christ, elle pria sa tante de faire les démarches nécessaires à son entrée dans le tiers ordre de saint François... Au moins serait-elle ainsi *sœur* de sainte Angèle, si elle ne pouvait être sa *fille*. Mais par une disposition toute mystérieuse de la Providence, le père franciscain à qui on s'adressa ne put se rendre à l'hôpital. Alors Louise résolut de suivre le conseil que lui avait donné son pieux visiteur de Hartsdale et de solliciter son admission dans la famille de saint Dominique. Si quelqu'une de ses Mères Ursulines eût été là, elle n'eût pas manqué de rappeler à la chère enfant les prédilections de sainte Angèle pour les vierges dominicaines. On lui eût raconté avec quelle religieuse confiance la fondatrice des Ursulines se recommandait aux prières de la bienheureuse Hosanna de Mantoue, avec quelle touchante vénération elle visita plus tard le tombeau de cette admirable servante de Dieu. On eût parlé encore du pèlerinage qu'entreprit sainte Angèle à Soncino, pour consulter sur son œuvre la bienheureuse Stéphanie de Quinzani, autre religieuse de saint Dominique, et de la pieuse intimité qui s'établit entre ces deux grandes âmes. Oh ! oui, la vierge de Brescia dut voir avec bonheur celle qui était déjà sa fille par le cœur, et à tant de titres, entrer dans la glorieuse phalange où

brillent les Catherine de Sienne, les Agnès de Montepulciano, les Colombe de Rieti, les Rose de Lima, et tant d'autres. Sans doute sainte Angèle assista, du haut du ciel, à la consécration religieuse de son angélique enfant ; oui, le sourire maternel de la sainte planait sur le lit de souffrance de la jeune poitrinaire qui, le 28 juin 1912, faisait sa profession comme tertiaire dominicaine. C'était un « Ange » bénissant un autre ange, « car, nous disent les heureux témoins de cette scène, elle paraissait être plutôt un esprit céleste qu'une créature mortelle, sous son blanc costume, un cierge allumé en main et l'anneau d'or des épouses de Jésus au doigt ». Le lendemain, fête de saint Pierre et de saint Paul, elle prononçait, en présence de la sainte Hostie, le vœu perpétuel de chasteté.

Ecoutons les échos de l'action de grâces qui suivit cet acte solennel :

Ma très chère Mère,

Ce n'est pas *une des*, mais vraiment *la* plus heureuse personne du monde qui vous écrit aujourd'hui, Dieu m'a ouvert son immense trésor de grâces et m'a dit : « Venez ; il y a assez longtemps que vous soupirez après mes faveurs, prenez tout ce que vous voudrez »... Et si j'en ai pris !...

« Le 27 de ce mois, j'ai reçu les derniers sacrements de l'Eglise, consolation qu'on ne peut connaître tant qu'on ne l'a pas goûtée. Le 28, par une permission spéciale que m'a obtenue le Révérend Père Wilson, (un saint prêtre dominicain), j'ai pris l'habit et j'ai fait profession dans le tiers ordre de saint Dominique. Le 29, pendant que le saint prêtre que je viens de nommer tenait au-dessus de moi la sainte Hostie, j'ai fait le vœu de chasteté pour la vie. Peut-on demander plus ? Que le bon Dieu est bon ! Que ses desseins sont admirables ! Il a trouvé assez long le noviciat de la souffrance, par lequel j'ai passé, et maintenant, il m'envoie une coup du vin de la consolation, pour m'aider à supporter les dernières souffrances ; je sens en mon cœur qu'il m'en réserve encore avant la récompense finale.

« Si j'eusse été une grande âme, je n'aurais pas eu besoin de ces consolations, mais il connaît si bien ma faiblesse qu'il a eu pitié de moi. Que son saint nom soit béni !

« J'ai vraiment honte de ne vous avoir pas remerciée plus tôt du charmant petit livre de « la petite Thérèse », et par dessus tout de la bonne visite que vous m'avez procurée. Oh ! combien je vous suis reconnaissante...

« J'aimerais à écrire à Mère Ste-Louise et à

Sr St-Philippe ; mais, comme vous pouvez le croire, je ne suis pas forte comme Samson. J'essaierai cependant de griffonner quelques mots à chacune aussitôt que possible ».

« Quoique j'aie reçu l'extrême-onction, le médecin pense que je puis vivre quelques semaines encore ; d'un autre côté, mon cœur va comme la locomotive d'un train « express » et cela pourrait bien abréger mes jours ».

« Dites à toutes mes chères mères et sœurs des Trois-Rivières que je les aimerai au ciel comme je les ai aimées sur la terre. Demandez-leur de prier pour moi. A vous-même la plus cordiale et la plus profonde affection de

L'heureuse bien qu'indigne petite épouse du Sacré-Cœur,

Sœur Marguerite-Marie, O.S.D. »

C'est ainsi que la nouvelle professe annonçait à ses Mères des Trois-Rivières les faveurs dont elle venait d'être l'objet. Elle signait pour la première fois, le « nom nouveau » qu'elle devait porter si peu de temps sur la terre, mais que, sans doute, elle porte au ciel, dans le cortège de l'Agneau. La jeune amante du Sacré-Cœur ne rappelait-elle pas un peu la vierge de Paray ? L'amour de la souffrance les a unies ici-bas, une félicité éternelle les unit encore là-haut, dans le paradis délicieux du

Cœur de Jésus. Ce fut là sa dernière lettre au monastère. Le même jour, 30 juin, sa tante écrit : « Toute prière un peu longue lui est devenue très difficile à réciter, tant elle est souvent interrompue par des quintes de toux qui la laissent presque sans vie. Elle tient cependant à gagner les indulgences du Chemin de la Croix, par la formule à l'usage des malades ».

« Il a plu à Dieu de satisfaire abondamment le grand désir de sa petite épouse. Elle n'a plus rien à envier sur la terre ; son bonheur surpasse toute expression. La mort ne lui inspire aucune crainte, car Celui qui doit être son Juge est son Epoux bien aimé ».

« Et moi, sa tante, je dois tout ce bonheur à l'éducation chrétienne donnée à notre angélique enfant par ses mères Ursulines. Que Dieu soit à jamais leur parfaite récompense ».

« Quel bonheur d'être jugée par Celui que j'ai toujours aimé » ! s'écriait en mourant la bienheureuse Marguerite-Marie. N'est-ce pas elle qui obtenait à sa nouvelle petite sœur des sentiments semblables à ceux qui l'animaient elle-même à la pensée du jugement ?

Laissons maintenant la parole à la bonne Sr St-Emmanuel. « Quelques instants après son action de grâces, nous allâmes la féliciter de son bonheur ; elle nous dit : « Les Ursulines

n'ont pas voulu de moi ». Puis elle reprit aussitôt, en souriant : « C'est Dieu plutôt, Qu'il en soit béni » !

« Elle savait apprécier la faveur d'être venue achever sa carrière dans cette maison, où Dieu lui avait procuré, par l'entremise de sa chère tante, tous les moyens de se sanctifier ».

Des Trois-Rivières lui viennent félicitations et encouragements : « Petite sœur de la grande Catherine de Sienne, soyez, jusqu'à votre dernier soupir, la petite hostie de Jésus. N'est-il pas consolant pour vous de penser que notre divin Maître trouve la consolation dans votre sacrifice et vos souffrances ? Il est tant offensé, son amour est si peu compris dans ce monde dur et froid, dédommagez-le par la générosité de votre cœur »...

Quelques jours avant sa mort, malgré son extrême faiblesse, (son pouls battait déjà 140 fois par minute), elle écrivit à la Révérende Mère Générale de la Miséricorde, afin de lui exprimer sa reconnaissance pour les nombreuses faveurs qu'elle devait à sa bonté.

Sa dernière lettre à sa mère est aussi bien touchante.

« Ma bien-aimée et toute mienne Maman ;

Depuis que ma tante vous a envoyé sa dernière lettre, j'ai été dans l'angoisse au sujet

de ma petite mère. Combien je suis anxieuse de recevoir une réponse disant que, après quelques larmes, ma bien-aimée maman a compris que *c'est* pour le mieux, et qu'elle se réjouit du bonheur de sa petite fille. En effet, chère maman, est-il plus grand bonheur au monde que celui d'aller au ciel après une préparation comme celle que j'ai eue ? Vraiment, je n'en connais pas. Je sais que votre cœur maternel saigne à la pensée de la séparation, mais, petite maman chérie, comme nous aurions été peu de temps ensemble ! Mon cœur, mon esprit, mon âme entière ne souhaitait que le cloître, de sorte que j'aurais été la créature la plus misérable de l'univers. Quand Dieu vous a demandé de me donner à lui, afin que je pusse lui appartenir entièrement, dans une maison religieuse où je trouvais la paix et le bonheur, il est vrai, mais aussi où chaque minute m'apportait travail pénible et souffrance, vous m'avez donnée de bon cœur. Maintenant qu'il m'appelle, non à une vie de douleur, mais à une vie de félicité parfaite... Je suis trop faible pour écrire davantage. Mais, vous connaissez mon cœur, chère Maman. Ainsi, essayez d'être heureuse, pour l'amour de moi, parce que j'ai de la peine quand je pense au chagrin que vous et tante Tena avez à mon sujet ».

« Au revoir, ma chère, ma douce Maman. Je vous écrirai aussi souvent que je le pourrai. Amitiés à tous. La plus vive et la plus tendre affection de mon cœur à la meilleure mère qui soit au monde.

Louise.

Voici mon nouveau nom :

Sr Marguerite-Marie, O.S.D. »

Mme Couillard, malade elle-même depuis quelque temps, était chez son père, à Rockland. On n'avait pas voulu l'avertir trop tôt de la fin prochaine de sa fille, de peur d'aggraver son propre état, et on ne lui avait même pas dit que la chère enfant avait reçu l'Extrême-Onction. Mais quand sa belle-mère, Mme Pouliot, essaya de la préparer doucement à la mort de sa Louise, son cœur maternel comprit aussitôt ce qui allait se passer, et elle résolut de partir sans tarder pour New-York. « Ma chère Maman à moi, lui écrit la malade à cette nouvelle, je serai bien heureuse de vous voir, quand vous viendrez. Pauvre Maman, si seulement vous aviez eu un plus long repos ! Mais puisque vous êtes si inquiète, vous ne vous reposeriez plus là-bas ; ainsi je jouirai du bonheur de vous revoir, sans penser en même temps que je vous enlève ce repos dont vous avez si

grand besoin. Avec le désir, dans mon cœur, de vous voir bientôt, je demeure

Votre Louise à vous ».

Elle passe ces premiers jours de juillet dans l'attente de sa mère... et de la patrie éternelle. Elle a des heures de lassitude, de plus grande faiblesse. Il lui devient alors impossible de parler, mais elle aime à recevoir quand même les personnes qui l'entretiennent du ciel. Elle s'unit aux prières que sa bien aimée tante récite auprès d'elle, et toutes celles qui l'approchent peuvent lui appliquer la parole de l'Apôtre : « Nostra conversatio in cœlis est. Notre conversation est dans les cieux ». (Phil. III. 20.) Dans son désir d'y voler bientôt, elle épie les moindres indices qui pourraient lui annoncer l'heureux moment. « Mes pieds ne sont-ils pas enflés ? dit-elle. Alors ce ne serait plus long ».

La nouvelle fille de saint Dominique veut s'astreindre à un règlement, et elle suit avec fidélité celui qu'elle a demandé à sa tante de lui tracer. Elle n'oublie pas qu'elle est affiliée à l'ordre des Prêcheurs : elle s'efforce donc de prêcher par ses exemples. Sr Marguerite-Marie est un sujet constant d'édification pour sa garde-malade, par son application à la pratique des vertus. Admirable est sa patience

à supporter les plus vives douleurs ». J'entends des sons désagréables et je sens des élancements mortels dans mes pauvres poumons, dit-elle, mais je sais bien qu'en retour je jouirai davantage de l'harmonie des célestes concerts ». Elle prend, sans montrer de répugnance, remèdes et breuvages. Bien qu'elle n'ait pas fait le vœu de pauvreté, elle veut pratiquer cette vertu si chère à tous les amis de la Croix et demande qu'on lui serve juste la quantité de nourriture qu'elle peut prendre et non davantage.

Sa chère Sr St-Emmanuel lui fait un jour une lecture pieuse extraite de « Jésus Intime » ; l'angélique malade ne peut se lasser d'entendre parler du bonheur des élus... « Comme vous devez avoir hâte de voir la très Sainte Vierge, notre bonne mère, dit la Sœur.

— Oh ! oui, mais j'ai hâte surtout d'aller me jeter en toute confiance et tout amour, dans le Cœur de Jésus.

— Vous ne nous oublierez point là-haut, n'est-ce pas ?

— Si je suis, au ciel l'enfant gâtée du bon Dieu, comme je le fus sur la terre, je vais lui demander bien des choses pour ceux qui me sont chers. Tout d'abord, j'irai immédiatement faire une visite à mes Mères Ursulines,

La Chapelle de l'hôpital Misericordia, New-York.

puis une seconde chez les Sœurs de la Miséricorde. Pour toutes ces religieuses, je demanderai la grâce de la sainteté ».

Par une délicate attention de la dévouée tante, la petite malade a été placée, à son retour de Hartsdale, dans une chambre située en face de la chapelle, de sorte que, par sa porte ouverte, elle peut suivre les différentes parties de la messe. Le charitable Père Wilson lui apporte chaque matin la sainte communion, et cette faveur la dédommage de ses jeûnes de Fairfield et de Sainte-Marie-des-Anges.

Le 7 juillet, dernier dimanche qu'elle doit passer sur la terre, elle exprime le désir d'assister à la sainte messe dans la chapelle même, afin d'entendre le chant d'un beau cantique. Avec une complaisance toute maternelle, Sr Marie de l'Immaculée Conception lui fait un lit d'oreillers dans une chaise roulante, et la petite malade est transportée au lieu de ses désirs. « A nous deux Jésus », chantent les religieuses. Louise ferme les yeux. Ce cantique, on le chantait, là-bas, aux Trois-Rivières... Un instant, elle se croit de nouveau dans le chœur du monastère, agenouillée devant la grille, et murmurant comme autrefois, aux jours où « chaque minute signifiait travail pénible et souffrance, mais cependant bonheur » ; « Jésus,

vivons à deux »... Vivons à deux, Jésus, ces dernières heures de mon existence terrestre, et, pour qu'elles soient toutes saintes, toutes dignes d'être offertes à votre Père, « Prions à deux, Jésus... Jésus, aimons à deux,

Aimons-nous en aimant notre Père des cieux.

Je vous disais, jadis, quand le labeur dépassait mes forces : « Oh ! travaillons à deux... Vous m'aiderez Jésus. Maintenant, des douleurs aiguës transpercent ma poitrine... Mais vous, une lance cruelle pénétra jusqu'au fond de votre Cœur...

Souffrons à deux, Jésus, partageons les épines,
Et la sanglante croix, et les clous douloureux.
Boire en votre calice aux souffrances divines,
N'est-ce pas le bonheur ?... Jésus, souffrons à deux.

La vie m'abandonne ; malgré mon désir de vous contempler face à face, je me sens tressaillir, je frissonne d'angoisse à la pensée que, dans quelques heures peut-être, mes membres se raidiront sous l'étreinte glacée de la mort. J'ai vingt ans : si jeune encore et je vais descendre dans la nuit du tombeau... Oh ! Jésus, mourons à deux ».

Et pendant que les échos du sanctuaire répercutent les derniers accords de l'orgue, le prêtre s'approche de la pauvre malade et dépose sur ses lèvres la blanche Hostie de la commu-

nion. « Demeurez avec moi... Vivons à deux, Jésus, mourons à deux. Soutenez ma faiblesse. Montrez-vous aux regards de ma foi, à l'heure suprême... Faites que j'oublie les tortures de ce corps de boue, que je l'abandonne volontiers à la terre, afin que mon âme, libre de toute entrave, puisse enfin s'unir à vous, ô l'unique Epoux de mon âme... A votre tour, Jésus, vous me direz : « Vivons à deux... Aimons à deux... Jouissons à deux... Louons à deux, à jamais, pendant les siècles des siècles »...

« Oh ! que je l'aime, ce cantique, dit la mourante, pendant qu'on la ramène à sa chambre. Promettez-moi, chère tante, de me le chanter encore au moment de ma mort.

— Chère petite, n'attendez pas de moi une telle force d'âme. J'aurai le cœur trop brisé par la séparation pour qu'il me soit possible de chanter.

— Je voudrais entendre encore ces douces paroles à ma dernière heure.

— Pour vous satisfaire, alors, je demanderai aux religieuses de le chanter à l'église, après votre service funèbre.

— Oh ! oui, « A nous deux, Jésus ».

Le lendemain, 8 juillet, elle dit : « Je suis toute prête, et je n'attends plus que l'arrivée

de maman pour partir ». Or, la chère maman s'en venait... Bien que sa sœur lui eût écrit que le danger de mort n'était pas immédiat pour sa fille, qui pouvait, selon les apparences, vivre encore jusqu'à la fin d'août, Mme Couillard était partie de Rockland, ce jour-là même. Elle s'était levée du lit où la retenait une fièvre de 102½°, avec une douloureuse attaque de rhumatisme, et, en dépit des remontrances du médecin et de son père, elle s'était mise en route pour arriver à New-York le matin du 9 juillet. « Sans doute, votre mère retardera son voyage jusqu'à la fin de ce mois, vu son état souffrant », avait dit Sr M. de l'Immaculée Conception, la veille. Louise envoya-t-elle alors son ange gardien avertir sa mère de venir au plus tôt ? C'était certainement par une nouvelle attention de la Providence que la chère dame arrivait ce jour-là... Un jour plus tard, elle n'eût trouvé qu'un cadavre, et la pauvre enfant aurait eu le chagrin de partir de ce monde sans avoir revu sa mère bien-aimée... Après son action de grâces, elle demande à sa tante : « Où est maman ?

— Ce n'est pas encore l'heure des malles, mais nous aurons certainement de ses nouvelles aujourd'hui.

— Ce n'est pas une lettre que je veux, je

veux ma mère », dit Louise en souriant d'un petit air décidé.

Quelques instants plus tard, Sr M. de l'Immaculée Conception descend au bureau d'entrée de l'hôpital et trouve à la porte... sa chère sœur. Oui, c'était bien Mme Couillard, paraissant plus malade elle-même que sa fille. On monte à la chambre de Louise. La religieuse entre la première. « Est-ce une lettre ou votre mère que vous attendez ? — Ma mère » répond sans hésitation la malade. — Et la mère se précipite vers son enfant bien-aimée...

Après la première effusion de sa tendresse, Mme Couillard s'éloigne d'un pas pour mieux considérer les traits de sa fille. Elle constate, avec une heureuse surprise, que la maladie ne l'a pas défigurée pendant les cinq mois de leur séparation ; quoique amaigrie, Louise a conservé quelque chose de la fraîcheur de ses vingt ans ; son visage, légèrement coloré par l'émotion que lui cause l'arrivée de sa mère, empreint en même temps du calme céleste que lui donne son union habituelle avec Dieu, n'a pas perdu la beauté qui a tant de fois charmé les regards maternels.

On laissa discrètement la mère et la fille au bonheur de la réunion, et la journée sa passa

en grande partie dans les mutuels épanchements des joies et des peines éprouvées pendant les derniers mois. Sr M. de l'Immaculée Conception crut devoir suspendre, pour ce jour-là, quelques-uns des exercices pieux auxquels la petite malade avait coutume de se livrer de concert avec elle. Vers le soir, la pieuse enfant dit à sa mère : « Nous avons beaucoup parlé aujourd'hui : mais je n'ai pas parlé beaucoup avec Dieu. — La volonté de Dieu sur toi, lui répondit Mme Couillard, est que tu t'entretiennes en ce jour, avec ta mère, que tu n'as pas vue depuis cinq mois ; demain, tu pourras converser avec le bon Dieu ». La pauvre mère ne savait pas avec quelle exactitude elle prophétisait en proférant ces paroles... Quelques instants plus tard, elle racontait à Louise que son père, en mourant, avait dit : « Je viendrai bientôt chercher ma fille »; la figure de la mourante s'illumina : « Maman, dit-elle, avec l'expression d'un ineffable contentement, pourquoi ne me l'avoir pas dit plus tôt » ? Puis, rappelant les souvenirs de sa prise d'habit aux Trois-Rivières, elle parla de ses deux compagnes qui se préparaient à faire profession le 25 août : « Oh ! j'espère mourir ce jour-là », soupira-t-elle.

La malle lui apporta, enfin ce jour-là la ré-

ponse tant désirée du Révérend Père P... : « Allez, disait-il en terminant, allez sûrement et en toute confiance, douce petite épouse du Sauveur, au devant du céleste Epoux des vierges ». Comment tarder encore, après une pareille invitation ? N'était-ce pas là le signal du départ pour cette âme obéissante ?...

Sa bonne amie, Sr St-Emmanuel, n'avait pas voulu interrompre les entretiens de la mère et de la fille et s'était abstenue de visiter la petite malade pendant cette journée. Vers cinq heures du soir, elle ne put résister au désir d'aller au moins la saluer. Louise la retint affectueusement. « Il est bien naturel, dit-elle à sa mère, que j'aime Sr St-Emmanuel comme ma petite sœur, puisqu'elle a été comme moi élève des Ursulines ».

Deux heures plus tard, pendant que se prolonge la causerie avec sa mère et sa tante, elle est prise d'un accès de toux. Bientôt une hémorragie se produit : des flots de sang s'échappent de sa bouche... C'est la fin... En un instant, prêtre et médecin sont dans la chambre... « Jésus, Marie, Joseph », murmure Sr M. de l'Immaculée Conception, assistez-moi dans ma dernière agonie... Jésus, Marie, Joseph »... A ces mots la mourante se lève presque debout dans son lit, puis retombe dans les bras de sa

tante, élevant en même temps ses mains comme pour saisir l'air qui manque à sa respiration... Un dernier regard à sa seconde mère, un regard qui semble dire : « Je m'en vais », et son âme s'envole vers son Bien-Aimé...

Sans frayeur, sans combat, sans agonie, la jeune vierge avait exhalé son dernier soupir. « Jésus a tant fait pour moi, venait-elle de dire à ses deux mères, que je n'ai rien à craindre. En rendant mon âme à Dieu, je me plongerai dans son Cœur Sacré. Pourquoi craindrais-je celui qui a tant fait pour moi pendant ma vie ? M'aimera-t-il moins quand j'aurai plus besoin de son amour » ?

Le soir du 10 juillet, la dépouille mortelle de Sr Marguerite-Marie fut apportée à la chapelle de l'hôpital pour y passer la nuit, ainsi que c'est l'usage pour les religieuses défuntes de cette maison. Revêtu de l'habit blanc des dominicaines, tenant en main sa formule de profession où elle avait elle-même apposé sa signature, le visage pâle, mais non défiguré par la mort, elle semblait un beau lis fraîchement détaché de sa tige et déposé aux pieds de Jésus, pour exhaler auprès du tabernacle, dans le silence de la nuit, les restes de son parfum virginal...

Le lendemain, le Révérend Père Wilson,

O.S.D. chanta lui-même le service funèbre de cette petite sœur, à qui il avait ouvert les portes de la religion en la recevant dans son ordre, et qu'il avait si charitablement assistée pendant sa longue maladie. Après le Libera, les Sœurs chantèrent le doux cantique que la petite épouse de Notre Seigneur avait voulu entendre jusque dans la mort : « A nous deux, Jésus »...

Oui, là-haut comme ici-bas, « Aimons à deux, Jésus »
Aimons-nous en aimant notre Père des cieux... »

« In splendoribus sanctorum, (Ps. CIX. 4.) dans les splendeurs des saints, où ce « Père vous engendre avant la lumière », dans ces « demeures bienheureuses de sa maison », (Joan. XIV. 2) où vous avez introduit votre épouse, louons à deux, Jésus, et bénissons à deux le « Père des miséricordes », maintenant et toujours, à jamais, pendant l'éternité...

Prions encore à deux, Jésus, et veillons à deux sur cette maison de la terre, qui vous a accueilli dans ma personne, ô divin Crucifié continuant votre Passion en ce monde dans les membres de votre corps mystique ; veillons à deux sur ces religieuses qui vous ont nourri et désaltéré, qui vous ont visité et consolé, en exerçant les œuvres de miséricorde envers « la pauvre Louise ».

Veillons à deux sur mes Mères Ursulines,

qui m'ont appris à vous mieux connaître, à vous mieux aimer, à vous mieux servir.

Veillons à deux sur la grande famille dominicaine, dont je suis la dernière, mais bienheureuse enfant.

Veillons à deux sur ma bien-aimée maman, qui reste seule au monde, et versons à deux le baume de la consolation sur la double blessure de son cœur.

Veillons à deux sur cette autre mère qui, par la miséricorde corporelle et la miséricorde spirituelle, m'a conduite jusqu'au festin des noces royales...

Sur toutes ces âmes, sur celles de vos prêtres, ministres de vos libéralités envers moi, ô Jésus, répandons à deux les richesses de votre Cœur, la grâce de la sainteté.

***

Le jour même, la courageuse mère quittait New-York avec les restes de sa fille, qu'elle conduisait à leur dernière demeure. C'est à Augusta, auprès de la tombe de son père, que celle de Louise devait être placée. C'est là aussi que voulait demeurer Mme Couillard, enveloppant dans un même regret et dans une même prière ses deux chers disparus, et recevant du ciel, par leur commune intercession,

la force d'âme et la résignation chrétienne.

Un voisin, ami de la famille, avait eu la délicate attention de faire tapisser de blanc

Au lendemain de l'enterrement.

l'intérieur de la fosse qui devait recevoir le cercueil ; les rayons du soleil, y pénétrant les premiers, jetaient comme une pluie de brillants

sur les blanches parois de cette étroite cellule. Et quand la terre fraîchement remuée eut repris sa place, enveloppant la défunte d'un sombre linceul, on eut soin de la recouvrir aussi de blanc, et d'y jeter à profusion des roses blanches, afin de consoler la pauvre mère par une pâle image des joies de sa fille en paradis.

***

En terminant ces pages, à la douce mémoire de cette chère petite épouse de Jésus, citons les témoignages des deux religieux qui ont pénétré les secrets de son âme.

Le Révérend Père Wilson, O.S.D. le confident des dernières heures, écrit à Sr M. de l'Immaculée Conception, quelques jours après la mort de sa nièce.

« J'ai reçu la médaille de votre chère Louise. Merci de ce bon souvenir, je le conserverai comme un *memento* d'une petite sainte. Quelle consolation ce doit être pour vous de regarder en arrière et de vous rappeler les purifications et les préparations de cette chère enfant pour l'éternité. J'ai une ferme aussurance que cette perte vous est un gain ; car, non seulement elle a obtenu la consommation du bien qu'elle désirait si ardemment, c'est-à-dire l'union éternelle avec Dieu, mais de plus elle sera

pour vous une puissante avocate auprès de Lui »...

Ecoutons maintenant son pieux directeur : « Faut-il réellement prier pour elle ? Je le veux bien, et le fais de tout cœur. Toutefois, je suis plutôt porté à la croire elle-même en état de nous aider puissamment de son crédit auprès du bon Dieu. Elle était si pure, si éprise d'amour pour Notre Seigneur, cette petite âme de vierge ! A coup sûr, si nous parvenons un jour au ciel, nous l'y retrouverons, et dans un haut degré de gloire »...

Et dans une autre lettre : « Louise est une des âmes les plus angéliques que j'aie rencontrées. Je puis affirmer sans crainte qu'elle n'a jamais perdu son innocence baptismale. Avec cela, quelle loyauté ! j'allais dire quelle noblesse ! Pleine de simplicité et de candeur, elle semblait ne pas même soupçonner l'existence du mal. Tout en ignorant encore certaines luttes intimes auxquelles si peu échappent, elle s'était formé une volonté forte, qui la rendait capable de surmonter de grandes répugnances naturelles pour s'astreindre à de bien beaux sacrifices. Même retournée dans le monde, son cœur restait fidèle à la vie religieuse, qu'elle aurait voulu à tout prix pouvoir embrasser de nouveau,avant de mourir »...

« Pour rien au monde, elle n'aurait voulu, sur son âme, l'ombre même d'une poussière. Aussi quelles touchantes alarmes à certains moments, au sujet de choses qui n'étaient pas même des imperfections proprement dites ».

« L'esprit de foi de cette enfant en la parole de ses directeurs de conscience était remarquable. Pour elle, c'était vraiment parole de Dieu. D'ailleurs, une fois connue, elle n'aimait plus à changer de direction. Et qui dira, du reste, combien cette petite âme était transparente et facile à diriger ? Enfin, pour moi, la chère Louise est bien vite allée au ciel, si toutefois elle a dû même toucher un peu au purgatoire. Aussi je suis vraiment plutôt porté à l'invoquer qu'à prier pour elle, ce que j'ai cependant fait par mesure de prudence ».

« Chère petite âme, qui a pu passer sa vie sans faiblesses, comme le bon Dieu a dû l'aimer ! Mais voilà aussi pourquoi, sans doute, il s'est hâté de la cueillir ».

« Sans jamais se démentir, Louise a régulièrement progressé dans la vertu. Chez elle, pas de dévotion sentimentale mais une dévotion aussi rationnelle que solide. Dans ses derniers mois, sa piété s'était merveilleusement développée. Son amour pour le Sacré-Cœur et sa confiance en lui étaient plus qu'ordinaires.

De même, dans les derniers jours, sa dévotion envers la très Sainte Vierge »...

« La mort n'a eu aucune terreur pour cette âme céleste. Elle lui a souri plutôt avec une naïveté tout enfantine ».

« Je n'ai rien dit du grand cœur de Louise et de ses délicatesses envers ceux qui avaient pu l'obliger. Je craindrais trop d'y mettre quelque intérêt personnel. En tout cas, le départ de cette enfant me prive d'une de mes meilleures consolations, et voila pourquoi peut-être j'ai pu être assez faible pour la pleurer. Que la chère petite âme me le pardonne. Du reste, je n'oublie pas le devoir de me réjouir encore bien davantage du bonheur dont elle doit jouir dans le ciel ».

Voyons aussi ce que pensent les novices ursulines de celle qui fut leur chère petite sœur Marie-Placide.

« Je crois fermement que cette chère sœur nous regarde maintenant du haut du ciel et qu'elle nous obtiendra bien des grâces. Bien que la pieuse Louise ait passé peu de temps parmi nous, son beau caractère et sa fidélité au devoir en faisaient une parfaite novice, et nous l'aimions beaucoup. Nous demandons souvent son secours dans nos difficultés confiantes que celle qui aurait si charitablement partagé nos joies et nos peines sur la terre,

n'y restera pas indifférente, maintenant qu'elle est près de Dieu...

« Ses souffrances et son amour nous engagent puissamment à nous rendre plus dignes des grâces de la vie religieuse et de la couronne qu'elle a obtenue par tant de sacrifices »...

FIN